

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 12.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 24 MARS 1881

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : " Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : " Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

UNE AUTRE MAGNIFIQUE PRIME

Nous préparons en ce moment pour ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain, une magnifique gravure, une copie d'un tableau de Raphaël, représentant sainte Cécile qui chante et effleure des doigts les touches d'un orgue pendant que le ciel et la terre l'écoutent. Le ciel est représenté par un chœur d'anges et la terre par la croix et l'épée, par tous les âges et les conditions de la vie, la jeunesse et la vieillesse, l'Eglise et l'Etat. Au pied de la sainte sont épars des instruments de musique.

Rien de plus beau. Cette gravure nous coûte cher, mais nous nous sommes décidés à faire encore une fois ce sacrifice afin de montrer notre désir de plaire à nos abonnés. Nous espérons qu'on nous en tiendra compte et qu'on va s'empresser de faire ce qu'il faut pour remplir un devoir et obtenir une prime qui vaut presque l'abonnement. A moins de publier notre journal pour rien complètement ou de payer une commission à nos abonnés pour les faire lire L'OPINION PUBLIQUE, nous ne savons pas ce que nous pouvons faire de plus.

Nous sommes sûrs, dans tous les cas, que ceux qui auront vu une fois la prime que nous offrons, voudront l'avoir à tout prix.

Nous prions nos abonnés de la ville de se préparer à recevoir la visite de notre collecteur. Il se présentera à eux avec des reçus à la main pour ceux qui paieront leur abonnement. Nous espérons que personne ne refusera de payer ce qui nous est dû et qu'on ne l'obligera pas de retourner plusieurs fois au même endroit. Nous prions nos abonnés de faire attention à ce que nous offrons à ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain.

LES HOMMES DE 37-38

Révélation faite en prison par le Dr Brien, le faux ami du noble de Lorimier.

Prison de Montréal, nov. 1838.

Je partis pour les États-Unis, le vingt-septième jour de décembre mil huit cent trente-sept, en compagnie de messieurs Et. Chartier et Chamilly de Lorimier. En arrivant à St-Albans nous trouvâmes toute la population en émoi et occupée à préparer et organiser une expédition contre le Bas-Canada. Tout se faisait sous la direction de Louis-Joseph Papineau, alors à Albany, où il se consultait secrètement avec le gouverneur Marcy, M. Dahswerth, chancelier de l'Etat et quelques-uns des hommes les plus distingués de l'Etat de New-York. Amédée Papineau lui-même qui a étudié la loi avec le chancelier et qui a vécu dans les termes de la plus parfaite intimité avec lui, m'a communiqué ces faits et j'incline beaucoup à les croire absolument vrais.

Lorsque Papineau était à Albany, il reçut, au commencement de décembre, des offres de service venant des généraux Scott et Wool. Ces officiers sont en disponibilité dans leur pays. Ils ont offert à Papineau de venir prendre le commandement des Canadiens et de ne pas exiger un seul sou du gouvernement qu'ils allaient établir jusqu'à ce que l'indépendance du pays fût devenue un fait accompli; ils offrirent aussi d'emmener avec eux un grand nombre d'officiers subalternes, de volontaires et de soldats. Papineau hésitait et dans le même temps le gouvernement requit le service de ces officiers sur la frontière et depuis je n'ai entendu parler d'eux que comme commandants des forces américaines.

Wool, plus tard, a fait voir son dépit et sa mauvaise humeur en manœuvrant contre les patriotes, indigné qu'il était de ce qu'on eût négligé ses offres de service et de ce qu'on eût tout dévoilé.

Papineau à qui l'on avait fait entendre qu'il pourrait emprunter deux cent mille dollars à New-York, à Albany, à Baltimore, à Philadelphie et dans d'autres endroits, se rendit à Middlebury, le premier janvier, pour rencontrer tous les fugitifs canadiens qui avaient fait leur rendez-vous de cette petite ville du Vermont. E. E. Rodier, le Dr Bouthillier, Joseph Vincent, Beaudreau, Courcelles et le Dr Davignon, accompagnés de nombre d'autres dont les noms m'échappent se rendirent dans le même temps en cet endroit. Papineau se tint caché, ne vit que quelques-uns des fugitifs, se déclara opposé à l'abolition sans restriction des droits des seigneurs et s'attira le blâme de la plupart des patriotes qui commencèrent à soupçonner qu'il avait des vues intéressées. Il y eut de brulantes altercations entre Rodier et Papineau.

Le Dr O'Callaghan était de l'avis de Papineau. Côte, Nelson et Bouthillier m'ont relaté ces faits et j'en garantis l'exactitude.

De ce moment Papineau cessa de diriger le mouvement contre le Canada. Nelson qui jusqu'alors était demeuré tranquille à Champlain, poussé, disait-il, par la situation dangereuse de son pays, par

sa pauvreté et par son propre frère, se déclara chef de l'expédition qui s'organisait. Il me fit chercher à Plattsburgh par Chevalier de Lorimier. Tous les Canadiens se mirent alors à l'œuvre. Nous prîmes la maison d'un nommé Healt, tailleur de marbre, dont on se servit comme d'atelier. Nous travaillions dans la partie supérieure de cette maison au nombre de vingt, trente ou quarante, selon que l'exigeaient la nécessité ou les circonstances.

Côte, madame Côte, R. Nelson, Fleuremont, Courcelles, Malo, Joshua Bell, James Davis et deux autres Davis du comté des Deux-Montagnes, Beaudreau et moi aidés de quelques américains tels que MM. Scarley, Sarburn, Arock, père et fils, nous fîmes près de quatre-vingt mille cartouches ou environ. Nous obtenions à crédit une grande partie des munitions. Nous n'avions à payer que les articles de peu d'importance. La plus grande partie de nos balles, de notre plomb et de notre poudre nous venait d'une petite ville située près de Plattsburgh. Les Américains nous fournissaient les traîneaux pour passer les lignes.

Lorsque nous opérâmes notre retraite sur les États-Unis, le premier mars 1838, le général Wool, je crois, s'empara de tous nos munitions. Il y avait environ quinze cents ou deux mille faisceaux d'armes. Nous avions eu la plupart de ces armes ainsi que les bayonnettes de l'arsenal d'Elizabeth Town, Etat de New-York. Elles portaient à découvert les marques distinctes des armes américaines. Toutes ces armes et munitions furent expédiées à l'arsenal de Vergennes. Pourtant, si je m'en souviens bien, une partie de ces armes et les canons qui n'étaient pas arrivés à temps pour traverser la frontière avec nous, restèrent chez un nommé Caine de Swanton. Aux États-Unis les Canadiens avaient réussi à obtenir beaucoup d'armes des particuliers.

Je connais un certain M. McKeerman, vivandier, de St-Athanase, qui a ainsi ramassé plus de cinquante faisceaux et les villes de Cambridgeborough, Johnstown et Swanton ont fourni chacune une pièce d'artillerie. Les villes de Montpellier et de Middlebury ont aussi fourni des carabines et un canon. Nous trouvâmes à notre disposition, en entrant à Caldwell's Manor, neuf ou dix pièces d'artillerie de calibre divers, qui, après la déaite, furent réclamées par différentes villes, avec la promesse de nous permettre de nous en servir encore au cas où nous nous déciderions à attaquer de nouveau le Canada. Bryant, de Bangor, dans l'Etat du Maine, nous a servis tout le temps avec beaucoup d'activité. C'est un homme sobre, entreprenant, résolu; il servit pendant quelque temps au Texas et il est plein d'ardeur martiale. C'est l'organe dont le gouvernement du Maine s'est servi pour nous engager secrètement à créer des embarras au gouvernement anglais, dans le Bas-Canada, pendant qu'il s'engageait à forcer le Congrès à agir immédiatement dans la question de la délimitation du territoire et d'en faire faire une carte déterminant la frontière à créer. Le gouverneur du Maine (Kent) espérait produire une rupture avec cette dispute de territoire et servir nos intérêts en intéressant toute l'Union à notre querelle.

C'est là ce que Bryant a déclaré devant moi à maintes reprises en parlant à Nelson, à Côte, et à d'autres.

Quand lord Durham vint au Canada, les fugitifs Canadiens opposés à toute réconciliation, comme R. Nelson, Malhiot et Côte continuèrent à former de nouveaux plans d'invasion. Désespérés de voir tous leurs secrets divulgués par l'indiscrétion de leurs gens, alors qu'ils avaient besoin d'un secret absolu—qualité nécessaire à tous ceux qui se mêlent de conspirer—they résolurent de former une association dont l'existence serait cachée aussi bien aux États-Unis qu'au Canada.

Je ferai connaître ailleurs le nom, le but, les signes et les secrets de cette société et je continue pour le moment mon récit.

J'étais à Saint-Albans, ne songeant qu'à retourner au sein de ma famille bien-aimée. Lorsque Nelson, Chevalier de Lorimier et Doré de St-Elouard, arrivèrent à Saint-Albans, venant de Burlington. Ils me dirent qu'ils avaient à me confier un grand secret, et qu'ils voulaient me faire entrer dans un complot contre le gouvernement anglais; qu'ils étaient certains du succès; qu'ils avaient des forces considérables à leur disposition, et que la conspiration avait déjà des ramifications dans le monde entier. Je me rendis à leurs sollicitations. Nelson, Côte, Doré et de Lorimier, me firent entrer dans l'hôtel Campbell. J'avais les yeux bandés et j'étais à genoux. Je fus alors mis au courant du nouveau projet. L'exécution en fut fixée au mois de septembre. Ils étaient en communication constante avec McLeod et MacKenzie. McLeod lui-même vint à Saint-Albans, à Plattsburgh et en d'autres endroits pour avoir une entrevue avec les chefs du Bas-Canada. Il était totalement dénué d'argent; Sarburn, de Lorimier et moi lui en fournîmes pour le mettre en état de continuer son voyage convenablement. Il nous dit qu'avec le nombre d'hommes, la quantité d'armes et de munitions qu'il avait à sa disposition, il était en état de faire avec succès l'invasion du Haut-Canada.

Les Américains de Détroit, Cleveland, Munroe, Buffalo, Rochester, Oswego, Ogdensburg, Albany, New-York et autres villes le mettraient en état d'attaquer le Haut-Canada à deux différents endroits. Il ne demandait aux bas-Canadiens que de garder une attitude hostile et menaçante, afin de forcer les troupes anglaises à rester dans le Bas-Canada, pendant que McLeod attaquerait le Haut-Canada en deux différents endroits avec des forces formidables, en manœuvrant du côté du district occidental où il comptait rencontrer beaucoup de partisans, et du côté du district de Johnson, pour couper les communications par le Saint-Laurent entre les deux principaux points, Montréal et Kingston. Il voulait que les habitants des comtés des Deux-Montagnes et de Vaudreuil coupassent les communications sur l'Ottawa, arrêtaissent les bateaux et rendissent inutile la position intérieure du canal Rideau. McLeod devint membre de la société, dont il n'avait pas encore entendu parler; il nous dit qu'il existait une association semblable dans le Haut-Canada et sur la frontière, et qu'a son retour parmi les siens il ferait adopter celle-ci de préférence à toutes les autres. Nelson était là, en quête de ressources pécuniaires; il pensait pouvoir obtenir de l'argent de la maison Astor et Creal, de New-York. Il se fit signer une procuration par les patriotes de Swanton et de Saint-Albans, en vertu de laquelle il agissait comme une sorte de

chargé d'affaires pour un emprunt. Côte, Malhiot, Duquette, Chandler, fils, de Stanstead, Vincent et quelques autres la signèrent ; je la signai moi-même, mais je voulais ensuite rayer mon nom, alléguant que je ne voulais autoriser personne n'offrant aucune garantie à faire un pareil emprunt. Ils me dirent que j'étais libre de rayer mon nom, quand Nelson partit soudainement pour New-York sans m'en laisser la faculté.

A son retour de New-York, il nous dit qu'il avait eu une entrevue avec le consul russe, qui lui avait promis son aide, que le gouvernement impérial de la Russie saisirait avec plaisir l'occasion de se venger au Canada du mal que les Circassiens, soutenus par les ingénieurs et l'or anglais, avaient infligé aux armées moscovites. Dans le même temps, le 5 cinq juillet, je partis des Etats-Unis pour revenir au Canada. A Montréal, j'appris tout de M. John McDonnell, avocat, de Mailhiot, Beausoleil et autres à qui j'étais associé. L'étude de John McDonnell paraissait être le lieu où les conspirateurs de Montréal recevaient le plus de renseignements. J'y allai plusieurs fois. Ils encourageaient le peuple. Hubert, Peltier, Fériel, Thérien, charpentier du faubourg Saint-Laurent, y étaient avec moi. Néanmoins, je devrais dire que Hubert et Peltier ne voulurent point prêter serment, ne voulant plus désormais se mêler activement de politique. McDonnell entretenait une correspondance suivie avec Nelson ; chaque semaine, il envoyait un exprès à Champlain avec la quantité d'argent qu'il pouvait recueillir et les renseignements qu'il recevait de ses agents de la campagne.

Nelson voulait que la population se formât en compagnies pour s'assurer du nombre d'hommes et de la quantité d'armes et de munitions disponibles, enfin d'en faire rapport aux Etats-Unis. Il est à ma connaissance que Beausoleil, à la requête de Nelson, a engagé nombre de personnes à faire des emprunts aux banques de Montréal, pour se procurer de l'argent et passer aux Etats-Unis ; il prétendait qu'avec ces emprunts, les souscriptions volontaires et d'autres moyens, les patriotes seraient en état de porter la guerre dans le Bas-Canada, et qu'ils trouveraient de plus amples ressources aux Etats-Unis ; il comptait aussi sur le pillage des banques qu'il voulait mettre dans l'impossibilité de sauver les espèces.

Dans le mois de juillet, McDonnell se rendit à Québec dans le but d'y propager la société. Il me dit par la suite qu'il avait reçu le Dr Taché, A. N. Morin, Chs Drollet et P. Chasseur.

(A suivre.)

NOS GRAVURES

Scènes de la vie réelle dans le Manitoba.—Cette gravure ne demande pas d'explications. Nos lecteurs remarqueront le dessin représentant le transport de la malle à travers les plaines.

Il Leone di Caprera.—C'est l'embarcation qui, sous le commandement du capitaine Fondacaro est allée de Mentevideo à Gibraltar en 110 jours. C'est un bateau de trois tonneaux ayant pour équipage, outre le capitaine, deux hommes, deux napolitains. Sa longueur est de vingt-sept pieds. Après avoir failli périr dans une tempête il fut entouré par une légion de requins qui l'auraient fait chavirer si on n'avait pas réussi à les éloigner à coups de lances. Le capitaine Fondacaro se propose de se rendre en Italie pour faire présent de son bateau à Humbert ou à Garibaldi.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

NOTRE-DAME DE LOURDES

(DE MONTRÉAL)

En remontant la rue Saint-Denis, on aperçoit de loin, au détour de la rue Ste-Catherine, une jolie église romano-byzantine—style très rare en ce pays—remarquable surtout par son originalité et l'éléance de ses proportions. C'est la chapelle de Notre-Dame de Lourdes. Elle fait face au presbytère de l'église de Saint-Jacques.

Au-dessus d'un rond-point se dégageant sur une abside en avant-corps circulaire, et appuyé à droite et à gauche sur les deux ailes d'un transept dont les absides sont couronnées par deux demi-coupoles s'harmonisant d'une façon charmante avec les autres détails de l'édifice, s'élève un magnifique dôme aux formes sveltes et vigoureuses.

Ce dôme, à couverture d'écaillés, est surmonté d'une espèce de lanterne à œils-de-bœuf et coiffée d'une petite coupole d'où s'élance une gigantesque croix de fer aux mêmes nuances. Il est flanqué de quatre tourelles ou clochetons à toiture en rond qui, tout en ayant leur utilité comme ventilateurs, sont une véritable trouvaille au point de vue du pittoresque.

En détournant sur la rue Sainte-Catherine, on découvre la façade. Cette partie de l'édifice, ornée de sculptures et de revêtements en marbre blanc, n'a pas ce qu'on peut appeler un caractère particulièrement imposant, mais elle forme un tout solide et gracieux, présentant à l'œil un ensemble strictement homogène, bien conçu et bien exécuté dans ses moindres détails.

Cette église—ou cette chapelle, comme on voudra bien l'appeler—est le monument le plus complet, le mieux proportionné et le plus véritablement beau que nous ayons, non seulement à Montréal, mais dans toute la province ; et, chose remarquable, il est, tout entier, l'œuvre d'un seul et même artiste, architecte, sculpteur, peintre et décorateur, M. Napoléon Bourassa.

Salons, et entrons !

J'ai visité à peu près toutes les plus belles constructions religieuses de l'Amérique. Je suis entré dans bien des sanctuaires célèbres de la vieille Europe. Or, j'ai sans doute vu là des choses plus vastes, plus grandioses, plus remarquables par leurs richesses matérielles et artistiques ; mais—je le dis avec la ferme conviction de ne pas me tromper—je n'ai rien vu de plus heureusement combiné pour le coup-d'œil, de plus chastement distribué, de plus radieux dans sa beauté calme et sereine, que l'intérieur de cette petite église élevée en sept ans en l'honneur de l'Immaculée-Conception par le génie d'un de nos compatriotes.

Il faudrait un cadre beaucoup plus vaste que celui d'un article de journal pour indiquer même succinctement les mille et une beautés que la palette de M. Bourassa a jetées à profusion sur ces voûtes, ces murailles et ces pilastres. Aussi me bornerai-je à dire qu'il est facile de s'apercevoir, du premier coup d'œil, que le constructeur, tout en calculant savamment les lignes harmonieuses du dehors, n'a pas perdu de vue les effets de lumière et d'optique qu'il voulait ménager à l'intérieur. L'architecte, loin d'oublier le peintre, n'a pas cessé de le servir un seul instant ; et c'est assurément là le principal secret du succès obtenu, du merveilleux résultat que le visiteur a maintenant sous les yeux.

Sous les avalanches de cette lumière douce et comme tamisée qui descend de la coupole et des claires-voies, tout se dessine nettement et sans crudité ; les couleurs vives ressortent avec éclat ; les teintes les plus légères, les nuances les plus délicates se détachent dans toute leur fraîcheur ; rien ne se heurte, rien ne se brise, rien ne s'efface ; les détails se révèlent d'eux-mêmes, et les grandes lignes s'accroissent dans toute leur pureté classique.

Une chose bien neuve, je crois—et qui devra produire un très bel effet lorsque tout sera terminé—c'est l'idée que l'artiste

a eue de découper les pans de la nef principale et du transept par une suite d'arcades remplies par un paysage continu, dont les perspectives ouvriront à l'œil des prolongements qui agrandiront l'édifice en l'isolant pour ainsi dire au centre d'un vaste horizon de quiétude et de sérénité religieuse. C'est neuf et bien trouvé.

Mais ce qui frappe incontestablement le plus dans Notre-Dame de Lourdes, et qui, en effet, est le plus magistralement traité, c'est cette niche à fond perdu, si mystérieusement éclairée par un abat-jour invisible, où semble flotter dans un nimbe de rayonnements mystiques une admirable statue de l'Immaculée Conception, principal ornement du grand autel.

On ne se lasse pas de contempler cette délicieuse madone, à la pose inspirée, à la figure divinement belle, noyée dans une auréole lumineuse. La silhouette se dégage dans un relief splendide ; et sur tous ses contours une pluie de rayons vient se fondre comme une poussière d'or, rutilant en lignes éblouissantes, ou s'estompant, dans le creux des draperies, en un demi-jour moelleux et velouté.

A chaque heure du jour, sous les reflets changeants du soleil, la statue se modifie, se transforme, change d'aspect, et s'allume des tons les plus divers et les plus variés.

C'est suave, aérien, idéal !

On ne pouvait mieux rendre cette belle idée religieuse, mieux symboliser cette poétique et divine abstraction : la conception immaculée de la Vierge.

M. Bourassa a fait là un chef-d'œuvre. Il doit le savoir, mais s'il ne le savait pas—tout le monde connaît son extrême modestie—il faudrait le lui dire ; et, ce qui lui ferait encore un plus grand plaisir, le lui prouver en allant en foule admirer son ouvrage.

Oh ! je sais bien que plusieurs diront : "Voici telle tête de saint dont les traits sont un peu violents ; voici certains détails de dessin qui auraient pu être mieux étudiés ; voici des mains et des pieds qui demanderaient à être vus d'un peu plus loin."

Tout cela est vrai, et le peintre lui-même ne saurait hésiter d'en convenir. Mais c'est dans son ensemble que l'on doit juger une œuvre ; et l'ensemble de celui-ci est superbe. C'est dans l'harmonie générale des lignes, des tons et des groupes, que l'on doit chercher le principal, le vrai mérite d'un ouvrage ; et tout cela, à Notre-Dame de Lourdes, est splendide et défie la critique.

En somme M. Bourassa a fait là une création qui le sacre grand artiste, et doté notre ville d'un édifice qui nous fait le plus bel honneur. Il faut lui montrer qu'il n'a pas travaillé pour un public dénué de toute espèce de goût et de savoir, et que la masse de ses compatriotes est capable d'apprécier son talent.

Une autre œuvre d'art dont j'aurai prochainement l'occasion de dire un mot, c'est la statue du colonel de Salaberry que vient de terminer un autre artiste canadien d'un très grand mérite, M. Hébert. Un travail comme celui-là ne doit pas passer inaperçu, en justice pour nous et pour son auteur. F.

A NOS ABONNÉS DE LA CAMPAGNE

L'agent général de L'OPINION PUBLIQUE, M. Edmond Stevens, parcourt en ce moment les paroisses des comtés de St-Hyacinthe, Arthabaska, Yamaska, Nicolet et Richelieu, dans le but de recueillir des souscriptions et de percevoir ce qui est dû à l'administration du journal pour abonnement. Nous espérons que les nombreux amis que nous comptons déjà dans les endroits que M. Stevens visitera voudront bien lui donner tous les renseignements et l'aide qui pourraient faciliter sa tâche et rendre sa propagande efficace. Nous comptons aussi que ceux qui nous doivent s'empresseront de régler avec lui sur présentation de leur compte, afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

M. Stevens visitera aussi : Actonvale, Roxton Falls, Richmond, Sherbooke, Danville et Kingsley Fall.

ÇA ET LÀ

Le débat relatif à la Cour Suprême a eu pour effet de faire voir davantage la nécessité d'enlever à cette cour la juridiction civile.

* *

M. Coursol, député de Montréal-Est, a fait un excellent discours, la semaine dernière, dans la Chambre des Communes, pour démontrer que le pays tout entier était intéressé à améliorer la navigation du fleuve Saint-Laurent, qu'il devait, par conséquent, en supporter les frais.

* *

Le *Moniteur du Commerce*.—Tel est le titre d'un journal commercial qui vient de paraître à Montréal. Ses principaux rédacteurs seront M. Richer, dont la réputation est faite, et M. Arthur Dansereau. Inutile de dire qu'il sera bien fait. D'ailleurs, on peut déjà juger de son mérite par les numéros qui sont sortis. Le nombre d'annonces qu'il publie prouve qu'il vivra.

* *

Nous venons de recevoir un numéro échantillon de l'*Europe Artiste*, feuille parisienne qui s'occupe surtout de théâtre. Cette excellente publication est d'utilité première pour toutes les sociétés artistiques, qu'elle est destinée à tenir au courant du mouvement du théâtre français dans le monde entier. L'*Europe Artiste* a maintenant des correspondants qui la mettront au fait des représentations théâtrales et des concerts qui se donnent en ce pays. S'adresser à Paris, 8, Lamartine.

* *

M. Gordon Bennett a engagé pour un mois—et pour son agrément personnel—l'illustre maestro Strauss, de Vienne, qui arrivera à Pau aux premiers jours d'avril avec un orchestre de 80 artistes.

Cette fantaisie de grand seigneur coûtera à M. Gordon Bennett la bagatelle de 140,000 francs ; mais il est assez riche pour payer ses caprices. D'ailleurs, en cette circonstance, il n'agit pas en égoïste, car M. Strauss donnera une série de concerts publics et absolument gratuits.

C'est là une manière intelligente d'utiliser ses millions.

* *

Le *Moniteur* se plaint comme la *Mi-nerve* de l'opposition qu'on a faite au chemin de fer d'Ontario et Québec, opposition faite en grande partie par le Grand-Tronc dont les intérêts sont malheureusement trop souvent en conflit avec ceux de la province de Québec.

Ces deux journaux protestent contre les moyens employés pour priver notre chemin de fer du nord du trafic venant par le Sault Ste-Marie, et de la connection qui lui est si nécessaire avec le Pacifique par le Canada Central.

Ce qui s'est passé relativement au chemin de fer d'Ontario et Québec, à la Cour Suprême et au Crédit foncier franco-canadien, prouve qu'on a besoin de veiller, pour empêcher la province de Québec d'être sacrifiée par les autres provinces.

Un conseil.—Huile de pied de bœuf pour les chaussures : On sait que l'eau de neige pénètre plus facilement les chaussures que l'eau ordinaire, c'est pourquoi il importe de porter des chaussures imperméables à l'eau.

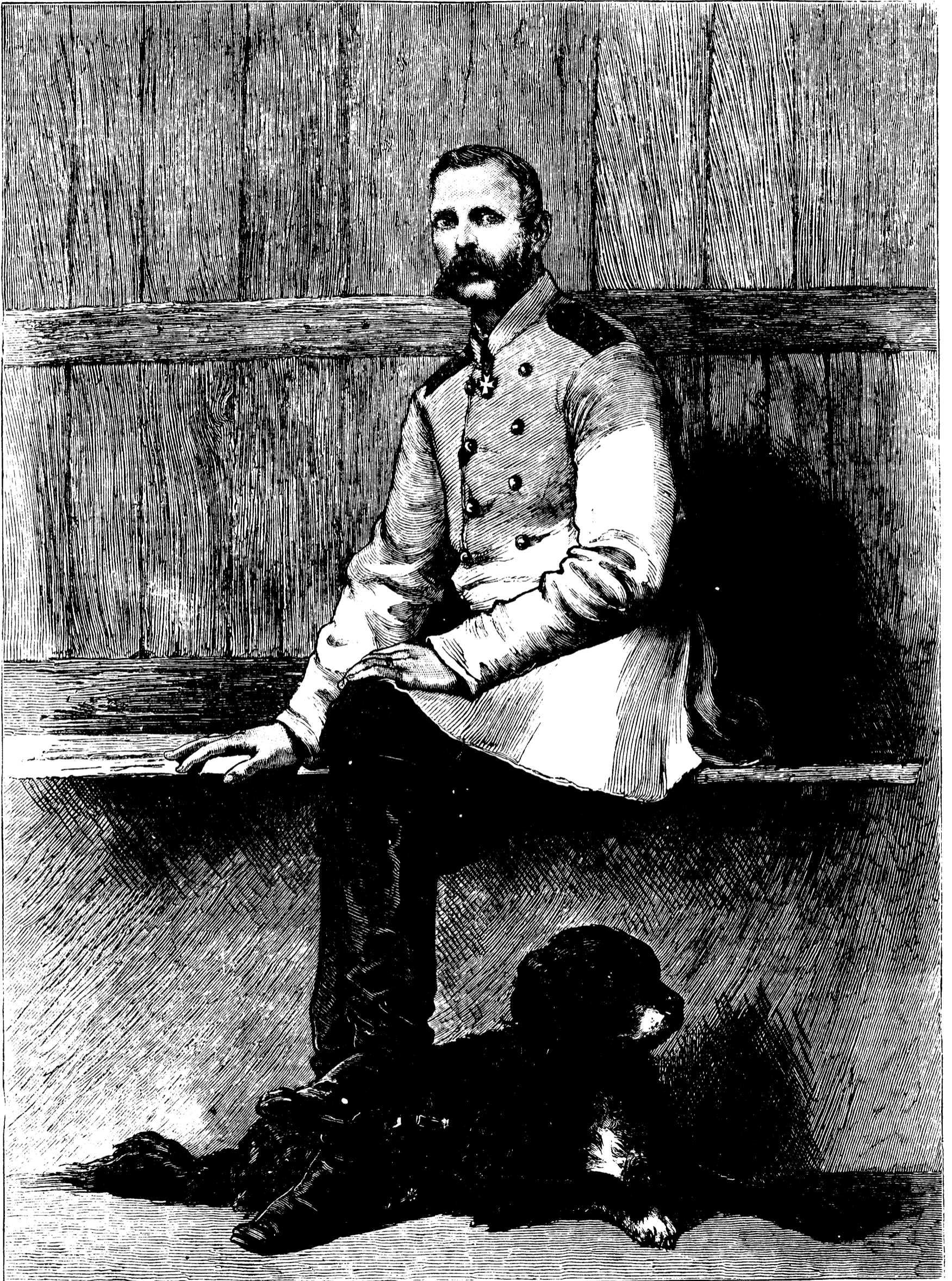
Frottez vos bottes avec de l'huile de pied de bœuf deux ou trois fois, en ayant la précaution de les faire chauffer avant que de vous en servir.

Cette huile est également avantageuse pour frotter les sabots et les pieds des chevaux lorsqu'ils sont exposés à une longue route pendant la saison rigoureuse de l'hiver ; il convient pour cela de leur frotter le sabot et les pieds au moyen d'une éponge, au moins deux fois par semaine.

Calino vient réclamer un de ses parents à la morgue.

—A-t-il quelque signe particulier auquel on puisse le reconnaître ? demande le gardien.

—Ah ! certainement, il est muet !



ALEXANDRE II., CZAR DES RUSSIES—ASSASSINÉ LE 13 MARS 1881

BIBLIOGRAPHIES

Mines d'or de la Beauve.—Tel est le titre d'une petite brochure que M. W. Chapman, l'un de nos collaborateurs, vient de publier. Nous regrettons de l'avoir reçue trop tard pour en faire une analyse cette semaine. "En publiant ces pages, dit M. Chapman, je n'ai eu qu'un but : celui de faire connaître les ressources de mon pays, et qu'une prétention : celle d'être demeuré dans les strictes limites de la vérité."

On vient de publier une magnifique romance dont les paroles sont dues à la plume de M. Louis Fréchette. Cette émouvante composition, inspirée au poète par les dernières paroles de la regrettée Mme Prume, est intitulée : *Laissez-moi dormir*, et le musicien a admirablement rendu la teinte mélancolique et attendrissante du morceau. Le frontispice est orné d'un magnifique portrait de Mme Prume, œuvre d'un artiste italien. Le portrait est entouré d'un crêpe et de branches de laurier, et surmonté d'un ange aux ailes déployées qui pince de la harpe. Cette nouvelle œuvre canadienne, que tout le monde voudra posséder en souvenir de la charmante artiste que le pays regrette, est éditée par M. Damasse Olivier, 191, rue St-Jacques, et se vend cinquante cents.

Éléments de minéralogie et de géologie.—Cet ouvrage, dû à la plume de M. l'abbé Laflamme, professeur de science à l'Université-Laval, a été publié, comme le dit son auteur, dans le but de faciliter l'étude de la minéralogie et de la géologie aux élèves de nos maisons d'éducation, de la leur rendre plus utile, plus pratique, plus attrayante. Il contient 142 vignettes, dont plusieurs sont inédites et ont été dessinées d'après nature par M. l'abbé Laflamme.

C'est un abrégé aussi complet que parfait de deux sciences difficiles à apprendre. Il sera utile aux élèves des collèges et à tous ceux qui n'ont pas le temps de lire de gros volumes.

Nous félicitons sincèrement M. l'abbé Laflamme d'avoir produit un livre aussi bien fait, et qui sera apprécié, nous l'espérons, comme il le mérite. Il est offert en vente chez M. B. G. Delisle, à Québec, pour la somme d'une piastre.

LE JOURNALISTE

Le sort d'un journaliste résumé en quelques lignes par un de nos confrères : "Si un journaliste oublie certains faits, c'est un indolent. S'il représente les choses telles qu'elles sont, le public entre en fureur. S'il dissimule ou adoucit les points un peu trop saillants, c'est un hypocrite. S'il ne fait pas toujours rire ses lecteurs, c'est un idiot. S'il obtient au contraire ce résultat, c'est un esprit léger, un cerveau creux, qui n'a aucune stabilité. S'il condamne le mal.... Oh ! c'est un honnête homme.... mais il manque de discrétion. S'il laisse passer les injures qu'on lui adresse sans y prendre garde, c'est un lâche ! S'il se défend, c'est un violent ! S'il blâme un homme d'Etat, il le fait par dépit, il soutient une "clique." S'il l'approuve, c'est un ambitieux ou un vendu ! S'il se livre aux personnalités c'est un mal tru. S'il se respecte, son journal est vide et insipide !"

L'agréable métier que celui de journaliste.

PROGRÈS.— Depuis quelques années la rue Ste-Catherine a pris des proportions telles, que les autres rues commerciales semblent devoir tôt ou tard lui céder le pas par le nombre de nouveautés. Un nouveau magasin doit bientôt être ouvert par deux jeunes gens bien connus dans le commerce sur la rue Ste-Catherine. M. J. A. Gravel, commis chez MM. A. Pilon et Cie, et M. A. L. Thibault, commis chez MM. Duquia Frères, ont formé une société sous la raison sociale de Gravel et Thibault et doivent bientôt ouvrir un magasin de nouveautés au No. 27, rue Ste-Catherine (entre les rues Amherst et Wolfe) avec un assortiment choisi des marchandises les plus nouvelles et du dernier goût. MM. Gravel et Thibault ont achetés leur stock à des conditions très avantageuses et sont par conséquent en mesure de vendre dans des conditions exceptionnelles de bon marché, aussi nous n'hésitons pas à recommander à nos lecteurs de leur faire une visite pour leurs emplettes du printemps.

SONNETS

A MON AMI M. C. A. P. BEAULIEU, CACOUNA

Un soir, au pied d'un arbre encore chargé de fleurs,
Enfant, je contemplais les cieux, la terre et l'onde.
Il me semblait alors qu'hélas ! seul en ce monde,
J'avais été jeté pour y verser des pleurs.

Mais à qui prie et souffre ici-bas les douleurs,
Dieu, parfois, sait donner une ivresse profonde
Qui compense l'oubli dont certain nous inonde,
Et qui réjouit l'âme aux jours des grands malheurs.

Moi, j'ai connu l'oubli, les chagrins et les larmes.
Le cœur blessé, saignant, j'étais laissé sans armes
Quand, poète, ta voix vint me dire : "Sois fort !"

Depuis ce jour, ami, oh ! mon front est moins sombre.
Il semble, désormais, qu'il n'y aura plus d'ombre
Dans l'avenir secret que nous voile le sort.

II

Les larmes, bien souvent, ont terni ta paupière ?
J'ai compris ta douleur, je partage ton deuil.
Peut-on ne pas pleurer en face d'un cercueil
Quand son couvercle noir nous cache notre mère ?

Va ! je sais ce que vaut de ce monde l'accueil,
Qui nous donne toujours une joie éphémère.
Les biens sont un danger, les honneurs, un écueil
Où s'en vont se briser les grands de cette terre.

Ainsi, console toi ! Que ton front soit serein
Comme un beau ciel d'été sans ride et sans nuages !
Qu'il brille de l'éclat qu'on envie au jeune âge !

Et si son souvenir te rend triste et chagrin
Parle lui dans ton cœur, donne lui ta pensée.
Ou va t'agenouiller près de son mausolée !

"VALMONT."

Isle-Verte, 28 février 1881.

PECHE ET CHASSE

SAINT-THOMAS

LES MORDUS

COMÉDIE EN UN ACTE ET UNE SCÈNE INTIME

Madame COURBATTURE.....femme de chasseur
Madame CHALOUPIN.....femme de pêcheur

Acte unique. — Scène unique

La scène se passe à Saint-Thomas, le soir du second jour du grand coup de Nord-Est, aux grandes marées de septembre 1880.

Les décors représentent une maison bourgeoise, de modeste apparence, l'intérieur atteste l'aisance, sans recherche ni prétention. C'est la demeure du pêcheur Chaloupin. Madame Chaloupin, seule, entend le bruit du marteau à la porte et va ouvrir.

Madame Chaloupin à madame Courbatture qui entre, en fermant son parapluie tout ruisselant de pluie :—Que vous avez de l'esprit de me venir voir ! je vous désire comme je vous attends toujours, vous n'en doutez pas, mais ce soir, j'ai craint que la tempête ne vous empêchât de venir. Pour moi, impossible de quitter, le petit est si malade !

Madame Courbatture, (émue).—Il n'a pas empiré, depuis ce matin ?

Mad. Chaloupin.—Non, tout au contraire, il a pris un peu de mieux, le médecin a toute confiance : il m'a mis du baume au cœur. L'enfant est à peu près sauvé, mais encore, ne puis-je le laisser aussi faible aux soins des domestiques. Mon mari étant sorti...

Mad. Courbatture.—Je le sais, j'ai quitté la maison deux minutes après qu'il y fût entré.

Mad. Chaloupin, (riant).—Vous a-t-il fait peur ? hi ! hi ! hi ! ce serait drôle qu'il vous eût fait peur, lorsqu'il me rend si joyeuse.

Mad. Courbatture.—Puis-je, sans indiscretion, vous demander d'où vous vient cet air de bonne humeur ?

Mad. Chaloupin.—Ma bonne humeur, ma gaité, ma folie de joie, vous ne le croirez pas peut-être, et pourtant, rien de plus vrai, tout cela vient de la mauvaise humeur de mon mari.

Mad. Courbatture, (sanglotant). — O Dieu ! quel contraste étrange !

Mad. Chaloupin.—Quoi ! vous pleurez, mon amie ? qu'y a-t-il ? vous avez du chagrin ? dites, s'il vous plaît ? parlez ! Moi qui ne songeais qu'à rire et vous êtes dans la peine. Qu'avez-vous ? Pourquoi pleurez-vous ?

Mad. Courbatture.—Pourquoi je pleure ? pourquoi ? on ne me croira pas, et cependant, je dis la vérité, je pleure parce que mon mari est de trop bonne humeur.

Mad. Chaloupin.—Franchement, je ne comprends votre position qu'en la mettant en contre-pied avec la mienne. C'est à moi de m'expliquer la première, et je m'excuse d'autant plus volontiers que j'espère vous faire partager, un moment du moins, le plaisir que j'éprouve et soulager partant votre douleur.

"Vous savez que mon mari est pêcheur enragé, et pour moi, la pêche est plus qu'un défaut, c'est un vice. On ne saurait s'imaginer les ennuis que j'endure à ce sujet. A la maison d'abord, il a son coin qui fourmille de choses malpropres. On y voit sa défroque de pêcheur qui empest l'odeur du poisson. Il y a ensuite ses bottes qui sentent la bête puante d'une lieue, puis des vers pourris, de la pâte sûre, de la charogne et jusqu'à de la bouse de vache, semés un peu partout. Il n'y a que lui pour mettre le nez là dedans. Aussi, a-t-il la honte de sa triste habitude, jamais il ne met le pied dans la maison avec son accoutrement. Il se déshabille, se rhabille, se débotte, se rebotte dans son coin : il part, je lui crie bonjour du haut de ma fenêtre, en souriant, bien entendu, car si j'abhorre sa manie, je l'aime bien lui-même. Toute ma vengeance se résume à me boucher le nez, en lui souhaitant bonne pêche.

"Le temps qu'il est absent se passe en inquiétudes. S'il ne partait que pour quelques heures, pour un jour ou même deux jours, je ne m'en plaindrais pas. Je sais qu'il travaille beaucoup, que pendant de longs mois il est absorbé par les affaires, qu'il lui faut par conséquent de la distraction, un peu d'air libre et vivifiant à respirer de temps à autre ; mais lorsque le temps de la pêche arrive, il n'hésite pas devant dix ou quinze jours d'absence. Où est monsieur pendant ce temps ? A bord d'un yacht, quelque part dans le golfe, naufragé, noyé peut-être ;—au fond des bois, sur un lac, sur des rivières rapides et profondes, sans abri, exposé à toutes les intempéries des saisons, malade, souffrant, sans secours, et je veille, et je prie et je pleure. Si au moins il était chasseur..."

Mad. Courbatture, (avec véhémence).—Chasseur ! chasseur ! oh mon amie, c'est un blasphème ; bénissez plutôt la Providence de ce qu'il ne le soit pas.

Mad. Chaloupin.—Bien loin de là ! s'il était chasseur, il pourrait se défendre contre les ours et autres bêtes sauvages. Attaqué par des fauves, que voulez-vous qu'il fasse avec une canne de ligne ? A bout de ses provisions, le poisson faisant défaut, il pourrait abattre du gibier et se nourrir. La chasse ! la chasse ! est un plaisir autrement noble et raisonné que la pêche, qui ne rapporte rien et coûte cher.

"Mais trêve de récriminations, et sans plus discourir sur le sujet de mes angoisses, que je vous dise ce qui cause ce soir ma gaité. Aprenez que monsieur, avait projeté avec MM. Vermette et La pierre, deux vieux scélérats de pêcheurs, une grande excursion dans les îles, une excursion qui aurait duré deux, trois et quatre jours peut-être, lorsque le Nord-Est s'est élevé, le Nord-Est qui souffle depuis hier, qui souffle encore—musique délicieuse à mon oreille. Tout est manqué du coup. Mon mari est furieux. C'est pourquoi la maison a beau craquer, le vent a beau gémir et hurler au dehors, moi je suis gaie, je suis heureuse.

Mad. Courbatture.—Ma chère amie, nous nous touchons par les extrêmes. Cependant, si j'admets que les pêcheurs mor-

du sont des maris peu sortables, au moins conviendrez-vous que les chasseurs mordus sont encore pires. Mon mari est un chasseur, hélas !... Tiens ! quel est ce bruit ?

Mad. Chaloupin.—C'est le vent qui se déchire sur le pignon de la maison, le vent qui ronge et salit la batture, le vent qui tourmente le poisson et l'empêche de mordre. C'est le Nord-Est, le vent que j'aime et que maudit mon mari.

Mad. Courbatture.—Pardon, c'est une voiture qui passe, j'entends le clapotis des roues et des pas du cheval, dans les flaques d'eau. Par un pareil temps, il faut qu'on ait besoin du prêtre ou du médecin pour se mettre dans les chemins. Pauvre gens ! Et dire que ce temps là fait sourire mon mari, qu'il s'amuse, folâtre, badine, qu'il a l'œil à la fenêtre, l'œil non pas inquiet mais curieux, qu'il monte de la cave au grenier en chantonnant, qu'il plaisante sur ma tristesse. Il n'est pas méchant pourtant, et je l'aime du fond de l'âme. Hélas ! quand le Nord-Est souffle, je ne le reconnais plus, il ne reste de lui que le chasseur.

Mad. Chaloupin.—Ainsi, votre malheur et mon bonheur originent du même point, sans que je puisse me rendre compte du contraste. Veuillez m'interpréter cette opposition de sentiments que je déplore pour vous, et qui provient d'une cause commune.

Mad. Courbatture.—Vous ignorez donc que le Nord-Est apporte avec lui, le gibier, à plein ciel bernaches, oies sauvages, canards, sarcelles, pluviers, etc., dans les îles et sur les battures ? Ah ! je vois bien que vous ignorez le sort de la femme du chasseur. Permettez que je vous quitte, je suis troublée, inquiète, il me faut aller voir ce que fait mon mari. Bonne nuit, mon amie.

Mad. Chaloupin.—Je partage vos chagrins, sans trop les comprendre. Si vous trouvez mon mari avec M. Courbatture, vous lui direz que tout va bien à la maison. Du courage, mon amie, et bonsoir. Des compliments aux deux mordus.

* *

C'est de fait, après les forts coups de nord-est et dans les grandes marées de septembre que la batture commence à se garnir de gibier ailé, d'échassiers et surtout de palmipèdes. Jusque-là, on aura bien vu errer quelque petite troupe de canards, les alouettes auront couvert la batture et les flots du bassin, mais ce n'est pas ce qu'on appelle de la chasse. Le vrai chasseur de Saint-Thomas dédaigne de jeter sa poudre et sa cendrée aux alouettes et pour ce qui est des canards errants ou solitaires, le plus souvent ils ont été tellement poursuivis, harcelés et poivrés qu'ils sont d'une défiance qui décourage de les entreprendre. Aussi, vivent-ils à peu près en paix sous la gueule même des fusils.

A quelque chose malheur est bon. Rien de plus vrai. Presque toujours, le bonheur des uns se produit par le malheur des autres. C'est ainsi que le vent du nord-est qui empoigne la nature comme dans une serre, la paralyse et lui fait pousser des cris d'une douleur navrante, fait les délices des chasseurs. Chacun décroche son fusil, qui s'est enrhumé sur les crochets, le nettoie, l'astique, l'assèche d'un coup de poudre pour lui donner du ton : les bottes de chasse bien trempées dans l'eau tiède sont soigneusement huilées et corroyées, la poudrière, le sac à plomb, la gibecière, tout cela est minutieusement tourné, retourné, soupesé, manipulé, caressé de la main et de l'œil, puis tendrement déposé sur un meuble. On se détourne en les quittant pour les baiser pour ainsi dire du cœur et du regard, avant de se mettre au lit. La vue d'une toilette de mariée la veille des noces, ne saurait éveiller de plus chatoyantes sensations. Le sommeil descend à tire d'ailes sur le chasseur. Le bruit de la tempête qui effraie la famille, ébranle la maison, l'endort comme le chant de la mère endort l'enfant. Que de rêves enchanteurs dans ce sommeil ! Il aperçoit bien loin, bien loin, dès l'entrée du golfe Saint-Laurent, le fier saint Hubert, la barbe et les cheveux au vent, entouré de nuages, et tenant à la

main un immense balai qu'il promène sur le corridor du fleuve. A chaque coup, il enlève des nuées de gibier que le vent emporte. Il nettoie partout avec soin, son balai fouille dans les baies, les anses, les embouchures de rivières, dans les fiords isolés et paisibles, il passe au besoin le plumeau autour des files et des flots du fleuve et presque sur la corniche des Laurentides, où sont épars tant de lacs, véritables rivières de diamants, présent de Dieu à Dame Nature. On entend des canards partout; fort de sa conscience et de l'exercice de son devoir, il fait fi des canards, des canards aussi. Saint Hubert a l'oreille bronzée comme un homme politique.

Arrivé à la hauteur de l'île aux Couderes, où la première messe a été dite en ce pays, au point où l'œil embrasse les deux rives, bordées de blanches habitations, il s'arrête appuyé sur son balai, regardant fuir devant lui souriant, sa poussière giboyeuse.

—A vous maintenant, mes braves enfants de la côte du Sud et de la côte Beau-pré, vous êtes de bons disciples, faites votre devoir.

Et le fier saint Hubert remonte au ciel emportant dans une coquille, deux ou trois baleines, cinq ou six marsouins, un polype géant et deux serpents de mer jumaux, dont il veut enrichir le vivier de saint Pierre, le patron des pêcheurs. Il semble que les saints ne se refusent rien.

Vlan! Vlan! c'est la porte qui s'ouvre sous le coup d'une rafale.

—Cinq cents! mille! s'écrie le chasseur en sautant à bas du lit.

—Es-tu fou? lui dit sa femme, avec tes cinq cents, mille: tu vois bien que c'est la porte que le vent vient d'ouvrir. Va donc vite la fermer et fais une attisée, on gèle.

Notre chasseur descendu tout à coup de son rêve, comme de son lit—tombe dans la réalité—que la bise glacée lui fait subir davantage sous le simple appareil d'un costume de nuit: il court fermer la porte, tout grelottant, et revient se mettre au lit, après avoir jeté une bûche dans la gueule du poêle.

* *

—Que fais-tu là, le doigt en l'air suivant la direction de l'œil dirigé vers le plafond! Prends-tu des leçons des araignées pour te faire des rêts?

—Non, je fais une étude comparative des victimes et de ce qu'elles coûtent.

—Les victimes des araignées ne coûtent pas grand-chose. Tu veux savoir combien vaut une mouche? C'est un travail qui peut avoir son mérite, que j'ignore, je l'avoue. Il me semble qu'il faut avoir une araignée dans le plafond, pour se livrer à de tels calculs.

—Laisse-moi donc avec tes mouches et tes araignées. Je relève le nombre d'outardes, d'oies, de sarcelles, etc., que j'ai abattues l'année dernière, je les cote au prix du marché:—en regard, je mets le coût de mes agrès de chasse—et mes dépenses de cartouches depuis un an. As-tu une idée de mon bénéfice net?

—Non, pas la moindre, et toi?

—Si j'en ai une, elle est bien faible, répond mon ami Courbature, en souriant, car à balance en mains, recettes et dépenses minutieusement établies, il reste 75 centimes.

—As-tu tenu compte du temps perdu?

—Ah dam! ça c'est pour le plaisir.

—M. Joseph Chabot, de Saint-Charles de Bellechasse, estimait un jour devant moi, qu'une outarde coûte en moyenne soixante lieues de marche. Qu'en penses-tu?

C'est pour le plaisir.

—Nettoyer ton fusil, huiler tes bottes, préparer tes cartouches, c'est pour le plaisir encore?

—Pour le plaisir.

—Courir les grèves par le gros temps, patauger dans la vase, percer des trous, se tapir dans l'eau et dans la boue, guetter pendant des heures le passage du gibier, et le soir revenir bredouille, c'est pour le plaisir encore, je suppose.

—Toujours pour le plaisir. Si on est trempé, si le froid nous saisit, on se re-

met en songeant au plaisir qu'on aura tout à l'heure à se chauffer auprès d'un bon feu. Quant à bredouille, on ne parle pas de ça. Un bon chasseur ne fait jamais bredouille: il rapporte toujours au fond de sa carnassière—véritable boîte de Pandore—l'espérance de se reprendre, de recommencer le lendemain.

—Mais après la misère, les fatigues, survient souvent le rhumatisme, le lombago, la sciatique, la bronchite, que sais-je encore? La peine emporte ici le plaisir.

—C'est ce en quoi tu te trompes mon ami.

—Comment cela?

—Les rhumatismes et ses congénères ont du bon pour le chasseur, puisqu'ils lui promettent le plaisir de s'en guérir. Franchement, dans toute ma carrière de chasseur, je n'ai eu d'ennuis et de chagrins réels que ceux que.... j'ai pu causer à ma femme, et encore me restait-il le plaisir de la consoler.

—Tu es fatalement mordu, je le vois. Ta destinée est tout écrite d'avance. Tu vivras et mourras sur la batture.

—Je ne demande pas mieux, pourvu que ce soit comme M. Peton Thibault qui vit grassement de ses rentes et qui, il y a deux ans, décrochait deux outardes à l'île Sainte-Marguerite. Il porte aujourd'hui ses 90 ans résolus, bien mieux que père et mère. Je mourrai du moins chasseur repentant, tandis que toi tu resteras pêcheur endurci. Auquel de nous deux revient la meilleure part? J'espère être pardonné devant Dieu et devant les hommes..... il n'y aura que les bêtes..... celles que j'ai tuées bien entendu, qui pourront me jeter la pierre, et comme elles ne sauraient se venger qu'au jugement dernier, où rien ne dit qu'elles doivent figurer, je livrerai mon dernier soupir sans trop de crainte, au grand nord-est de la mort qui porte les gibiers de notre espèce aux pieds du Roi des rois, parmi lesquels les rois des chasseurs figurent à leur avantage, je l'espère. A ce moment-là, mon fusil vaudra mieux que le canon Krupp. Les chasseurs de peuples, qui tirent du haut d'un trône, verront leurs victimes se lever contre eux, tandis que nul ne me reprochera mon humble trou percé...sur la batture, pour y guetter les canards que le plus souvent je n'ai pas abattus.

A.-N. MONTPETIT.

(La suite au prochain numéro.)

LA PROTECTION ET LE SUCRE

Le *Moniteur du Commerce* de Montréal a publié, la semaine dernière, un article pour démontrer que le nouveau tarif a fait un bien considérable à l'industrie du raffinage.

Pendant l'année fiscale 1878-79, dit-il, les importations de sucre, de sirops et de mélasses tant pour la consommation immédiate que pour la fabrication s'élevèrent à 160,184,010 livres d'une valeur de \$6,509,703. Les droits perçus par la douane sur ces entrées furent de \$2,748,833, tandis qu'en 1879-80, l'importation s'éleva à 153,048,401 livres d'une valeur de \$4,586,471, sur laquelle les droits perçus ne furent que de \$2,151,925. La table suivante établit la différence d'une manière plus frappante:

Importation des sucres pendant les années 1878-79 et 1879-80

	Quantités.	Valeurs.	Droits.
1878-79	160,184,010 lbs.	\$6,509,703	\$2,758,833
1879-80	153,048,410 "	4,586,471	2,151,925
Différence	7,035,609 lbs.	\$1,923,232	\$606,908
ou en moins.	4 1/2 p. c.	29 1/2 p. c.	22 p. c.

En 1879-80, au contraire, 17 1/2 pour cent seulement de l'importation consiste en sucre raffiné, et la balance 82 1/2 pour cent, moins les sucres assez purs pour être consommés à l'état brut, fut livrée à l'industrie pour être transformée par elle. Si l'année précédente, 90 pour cent de l'importation ne donna pas au travail du pays le plus minime profit; si tout le bénéfice de la transformation appartenait au travail étranger, et donna un salaire à des ouvriers qui ne consommèrent aucun de nos produits, l'année 1880 laissa entre les

mains de nos ouvriers le bénéfice de cette transformation de \$2,805,569 de sucres bruts en sucre raffiné. Leur salaire répandu dans le pays y a augmenté la consommation de nos produits et une industrie importante s'est de nouveau reprise à vivre parmi nous. L'importance de ce changement et la somme dont il a augmenté la fortune publique peuvent être estimées par la différence entre la valeur à l'entrée de l'importation de 1878-79 et celle de 1879-80, en ayant égard aux quantités. La conversion du Mélado en sucre vient encore ajouter un nouveau profit à l'industrie de la raffinerie. L'importation n'en fut en 1878-79 que de \$46,446! en 1879-80, elle est de \$180,635, c'est donc un surcroît de travail pour le pays.

Mais le rétablissement des raffineries a produit un autre résultat. Les importations des sucres d'Angleterre et des Etats-Unis, qui ne laissaient aucun salaire à la population ouvrière ont diminué; mais nos rapports avec les pays producteurs se sont augmentés; l'importation des Antilles anglaises a doublé; celle des îles espagnoles du golfe du Mexique a triplé; le transport de ces cargaisons, qui apportent à nos usines un aliment de travail, s'est opéré par le marine canadienne; ce sont des frets, des salaires d'équipage que nous y avons gagnés et les retours en paiement des sucres s'opéreront aussitôt que nos manufactures seront assez développées pour chercher un débouché à leur excédant de production.

Il y a beaucoup de vrai dans ce que dit le *Moniteur*.

FAITS DIVERS

BRULÉ.—Ces jours derniers, une petite fille âgée de trois ans, enfant de M. Whalen, township de Goulburn, jouait près d'un poêle, lorsque tout à coup le feu se communiqua à ses vêtements. Malgré tous les soins qu'on lui a prodigués la pauvre petite est morte quelques heures plus tard des suites de ses blessures.

—L'empereur de la Chine, qui a dix ans, possède dans ses harras 98,900 chevaux, 6,720 chameaux, 12,100 bœufs, et 240,000 moutons. On ne dira pas que ce monarque manque de bestiaux.

Ce petit empereur s'appelle Quang-Su. Il règne sur 350,000,000 de sujets. La population de son Céleste-Empire dépasse celle de l'Europe entière.

LA CHASSE AU MARI.—Un des plus riches négociants de Terre-Haute, Indiana, M. George Arbuckle, âgé de 65 ans, a eu le désagrément de servir de cible sur le trottoir, à la veuve Mollie Nuckleberry. La balle a manqué le richard et blessé une dame. La pétulante veuve explique que son coup de pistolet est un rappel d'une promesse conditionnelle de mariage que M. Arbuckle lui aurait faite, à l'époque déjà lointaine où elle était employée dans son magasin.

SITTING BULL.—Une lettre particulière d'un officier anglais, regne au Fort Assinaboine, Montana, dit que Sitting Bull et les 76 loges de Sioux, qui lui sont restés fidèles, sont à Wood Mountain depuis le 31 janvier. La misère de ces pauvres sauvages est affreuse; beaucoup sont à peu près nus. Les traitants anglais, profitant de leur détresse, leur ont acheté toutes leurs peaux de buffalo et leur achètent journellement leurs chevaux à des prix infâmes, on peut dire sans exagération pour un morceau de pain. Mais quoique ces derniers compagnons de Sitting Bull soient talonnés par le froid et la faim, rien n'indique qu'ils songent à faire leur soumission aux autorités des Etats-Unis.

—Il y a à New-York, à chaque coin de rue, placé à peu près comme nos candélabres à gaz, un poteau peint en rouge. Ce poteau contient une boîte dont le commandant le plus rapproché a la clé. Dans cette boîte sont plusieurs boutons, munis d'écritaux et servant aux signaux pour les incendies, les accidents, etc.

Donc, aussitôt l'accident arrivé, un passant, un curieux, le cocher auteur de cet accident, n'importe qui, n'a qu'à demander la clé, ouvrir la boîte et presser le bouton. Instantanément, l'hôpital est averti que dans telle rue un blessé demande des secours. Instantanément aussi une voiture part pour porter ses secours et chercher le blessé.

MEURTRE ÉPOUVANTABLE.—Mattie Ishmael, âgée de 18 ans, fille d'un riche planteur des environs de Jonesboro, Arkansas (E.-U.), a été tuée à coups de hache il y a quelques temps. Son père, qui est veuf, était sorti, la laissant seule à la maison. Son absence a duré deux heures environ, et quand il est revenu, Mattie était étendue dans son sang, sur le plancher du salon, la

tête et le sein tailladés, évidemment avec le tranchant d'une hache. Elle respirait encore, mais elle a expiré presque immédiatement. Le bouleversement des meubles indiquait qu'elle s'était défendue avec énergie.

Dans toutes les chambres les tiroirs avaient été ouverts et les armoires fouillées. Les assassins sont évidemment des voleurs qui étaient venus pour dévaliser la maison, car il était de notoriété publique que M. Ishmael avait toujours une forte somme d'argent chez lui, mais il avait précisément fait un placement de toutes ses valeurs deux ou trois jours avant. On suppose que c'est dans leur rage de ne pas trouver l'argent sur lequel ils comptaient, que les brigands ont massacré la fille du planteur.

INDUSTRIE AMÉRICAINE.—On a calculé que que dans New-York et Brooklyn, plus de trois millions de vieux souliers sont jetés à la voirie. Que deviennent-ils? A quoi peut-on les employer? On sait que depuis longtemps ces vieux morceaux de cuir servent à la fabrication du bleu de Prusse. Mais l'ardeur avec laquelle les chiffonniers cherchaient depuis quelque temps ces vieilles loques avait fait croire à un autre usage, et voici ce qu'on vient de découvrir: Le marchand en fait trois parts. Une première composée de ceux qui ne sont pas complètement abîmés, que l'on recoude, raffistole le mieux possible et qui sont vendus avec grands profits.

Dans un second groupe, on range ceux qui ont encore quelques morceaux à moitié usés et que l'on destine à réparer les autres. Enfin, les débris, les semelles surtout, sont, par un procédé qui est encore un mystère, convertis en un rhum de la Jamaïque hautement apprécié des gourmets! On dit qu'on commence par une longue ébullition dans l'alcool, puis on laisse reposer trois semaines, et le résultat est une liqueur, riche en couleur, d'un bouquet caractéristique, délicieuse. On ne sait pas combien il entre de paires dans chaque gallon de cette Jamaïque New-Yorkaise.

SUPERSTITIONS INDIENNES.—On mande de Victoria (Colombie Britannique):

«Le Père Eusson, qui vient d'arriver dans un canot indien Kyupnot, a recueilli, dans son long et périlleux voyage, des détails fort intéressants sur les mœurs et coutumes des Indiens de ces contrées. Voici quelques faits rapportés par lui et qui dénotent chez ces Indiens l'existence de la superstition la plus sauvage.

«Une femme indigène était en proie à un accès de fièvre. Les médecins de la tribu furent appelés en consultation. Au lieu d'administrer à la malade des médicaments quelconques, ils décidèrent qu'il fallait l'enterrer vive, seul moyen d'empêcher la fièvre de se propager. Ce qui fut fait en présence de toute la tribu.

«Autre cas où la médecine joue encore un rôle: Un Indien tombe malade; une femme, réputée sorcière, lui prescrit des médicaments qui ne produisent aucun effet; l'homme meurt. Le fils du défunt, pour venger la mort de son père, tue la sorcière d'un coup de fusil.»

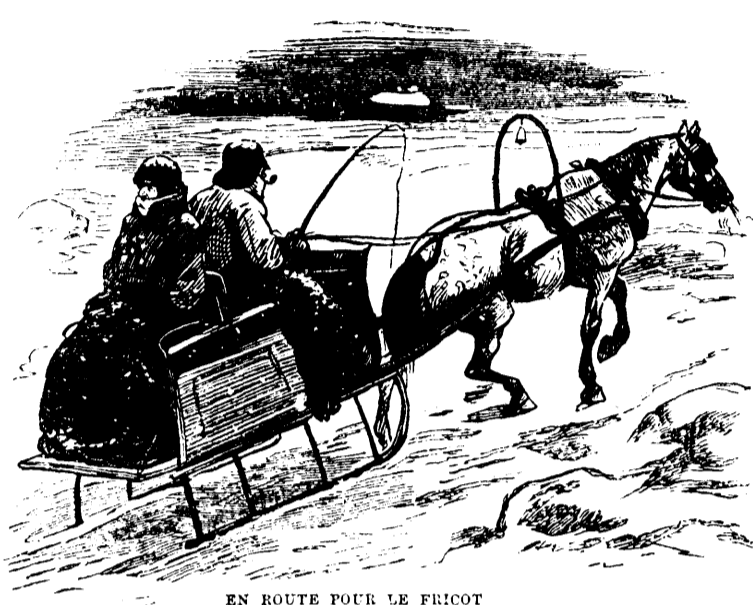
—Un affreux accident, qui a fait plus de 30 victimes, a eu lieu au Cap Sile, le 25 février, dit le journal de la localité, un peu après midi, on portait le saint viatique à un malade qui demeurait sur la rive opposée du Sile. Un grand nombre de fidèles suivaient le prêtre. Ils montèrent sur le "passo," qui est un gros radeau conduit par un batelier qu'on appelle aussi "passador," et prirent le large. Mais, soit qu'il fut trop chargé, soit que le poids fût mal équilibré, le radeau coula, et toutes les personnes qui s'y trouvaient tombèrent à l'eau. Quelques personnes du rivage se lancèrent à forces de rames à leur secours. Mais, quoique dirigé avec intelligence et courage, le sauvetage n'était pas proportionné à la grandeur de la catastrophe. Le lendemain on avait sur les bords du fleuve le triste spectacle de 27 cadavres, 22 femmes et cinq hommes, et plusieurs personnes manquaient encore à l'appel. Parmi les cadavres repêchés se trouvait un groupe de quatre ou cinq personnes, serrées les unes contre les autres avec la force du désespoir. Parmi les personnes sauvées est le prêtre qui portait le Saint-Sacrement. Le batelier a été arrêté.

MÈRE FOLLE.—Il y a quelques jours, une jeune femme suivait le trottoir de la troisième avenue (New-York), portant un bébé et tenant par la main une petite fille d'environ trois ans. Près de la vingtième rue, elle s'est assise sur le seuil de la boutique de charcuterie Frankfield, et tirant un couteau de sa poche, elle a coupé d'une oreille à l'autre le cou de sa petite fille, et allait en faire autant au bébé quand elle a été désarmée par des passants.

A la station de police elle a été reconnue pour être Mery Carrol, âgée de 22 ans, femme d'un boucher employé dans l'abattoir Rodman. Ses propos incohérents et ses accès de colère suivis d'éclats de rire ne pouvant pas laisser de doute sur la perturbation de ses facultés mentales, elle a été conduite à l'hôpital de Bellevue, où l'on avait déjà porté la petite fille blessée. Celle-ci est dans une condition très critique, quoiqu'elle n'ait pas d'artères tranchées. Le larynx est offensé et la perte de sang a été considérable. Le mari dit que sa femme a été volée de son portemonnaie dans les chars, et qu'à partir de ce moment il a remarqué chez elle une préoccupation extrême et d'incessantes distractions. Il lui était impossible de penser à autre chose, et c'est probablement la tension continue de son esprit, obsédé par cette idée fixe, qui l'a rendue folle.



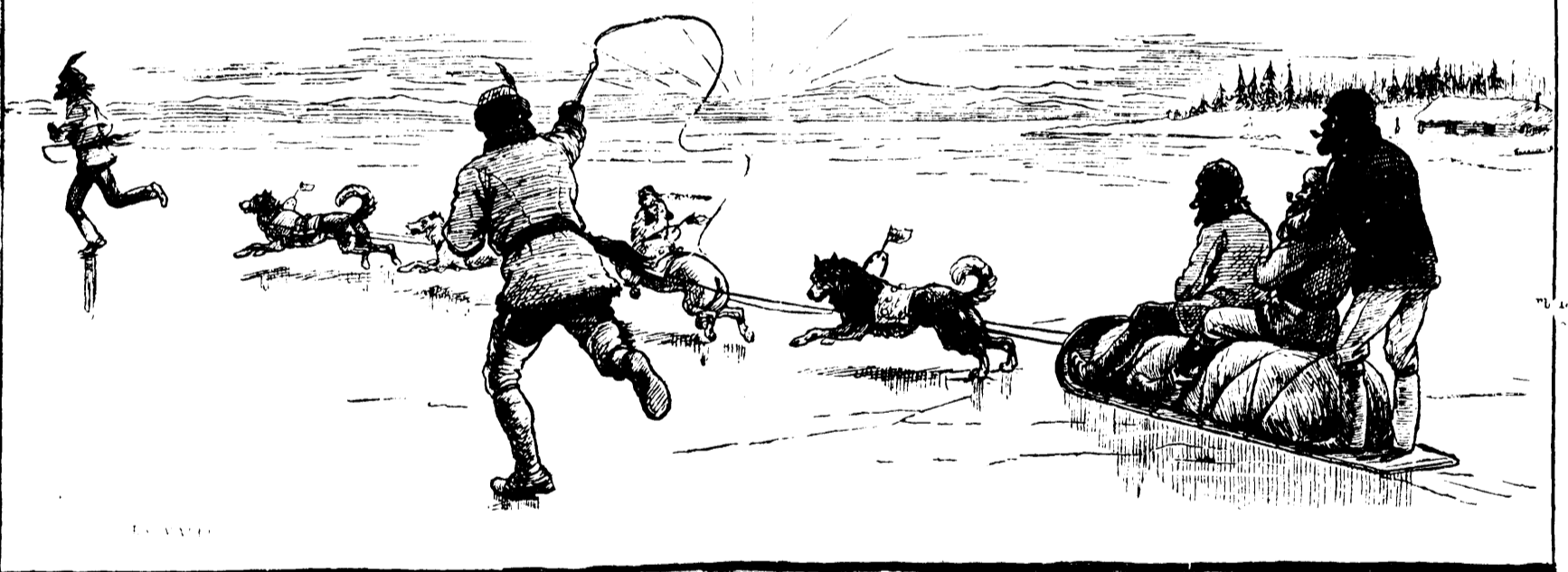
EN ROUTE AVEC LES PROVISIONS DE NOËL



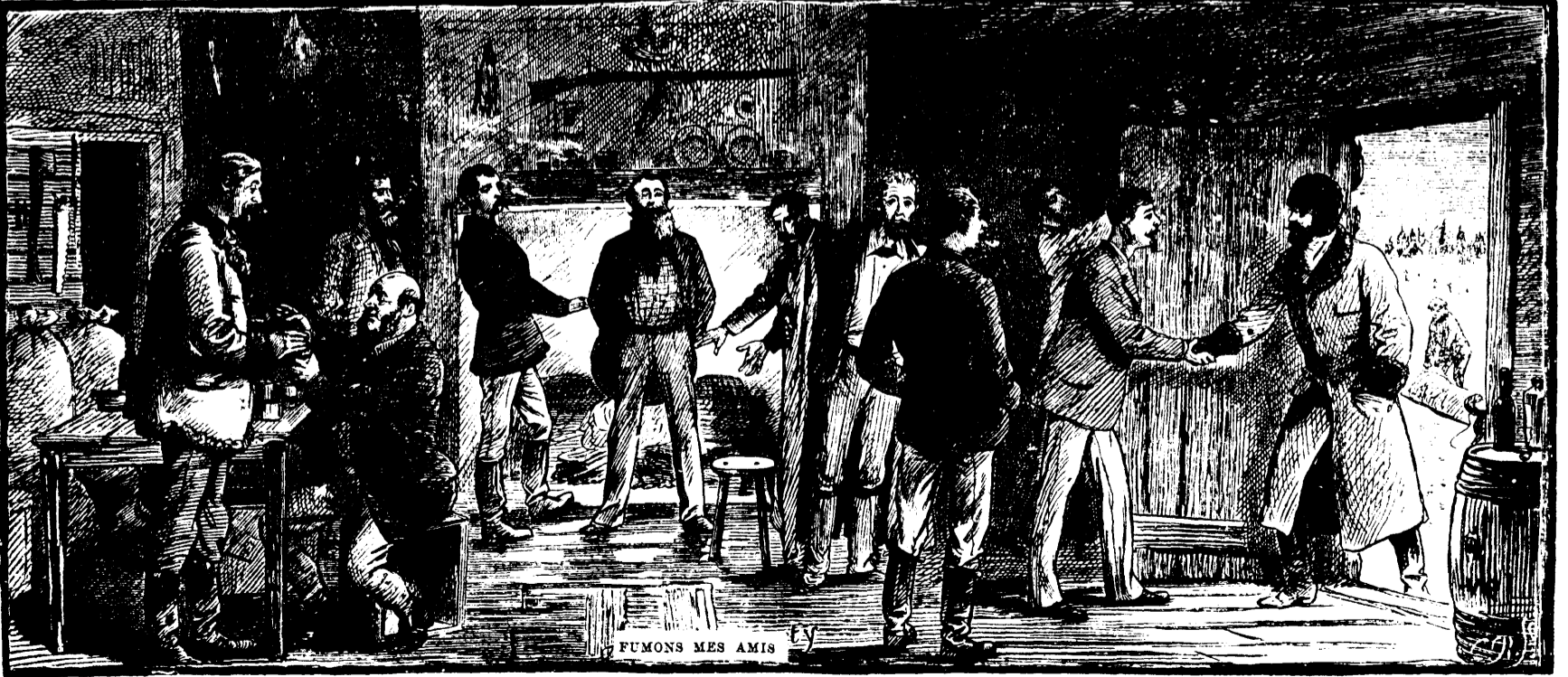
EN ROUTE POUR LE FRICOT



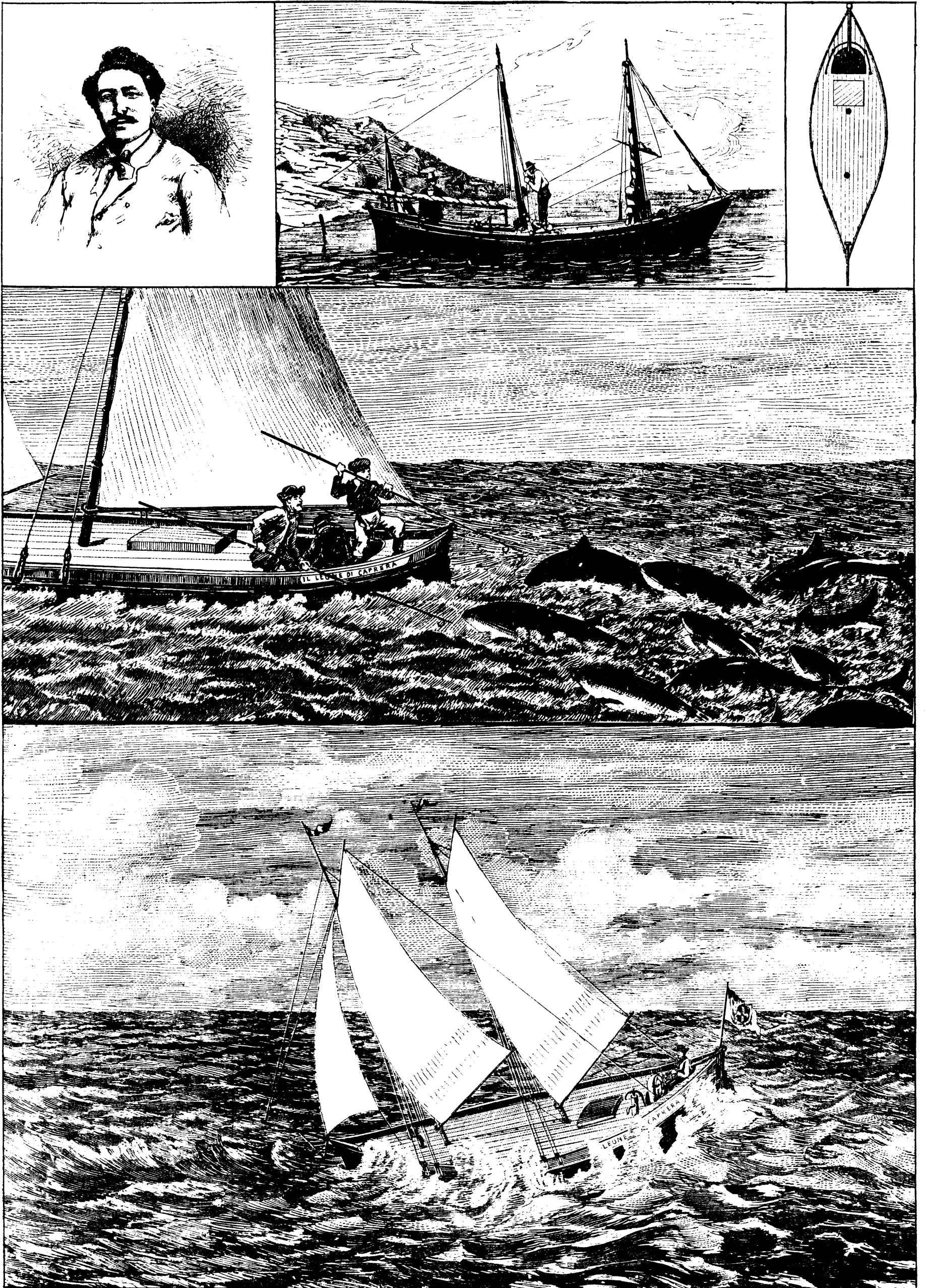
EXERCICE DU MATIN



TRAVAIL



FUMONS MES AMIS



1. CAPITAINE LÉON GARCIA

2. LE BATEAU DANS LE PORT

3. PLAN DU PONT

4. COMBAT CONTRE LES REQUINS

5. AU MILIEU DE L'OcéAN

LE BATIMENT ESPAGNOL *IL LEONE DI CAPRERA*

UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VI

LA CLOCHE A PLONGEURS

A cette révélation inattendue, Dick Sand n'aurait pu répondre ! D'ailleurs, Mrs. Weldon avait aussitôt regagné sa place près du petit Jack. Elle n'en voulait évidemment pas dire davantage, et le jeune novice n'aurait pas eu le courage de la retenir.

Ainsi Mrs. Weldon savait à quoi s'en tenir. Les divers incidents de la route l'avaient éclairée, elle aussi, et peut-être ce mot : "Afrique !" si malheureusement prononcé la veille par cousin Bénédicte !

— Mistress Weldon sait tout, se répéta Dick Sand. Eh bien, mieux vaut peut-être qu'il en soit ainsi ! La courageuse femme ne désespère pas ! Je ne désespérerai pas plus !

Il tardait maintenant à Dick Sand que le jour revint, et qu'il fût à même d'explorer les environs de ce village de termites. Une rivière tributaire de l'Atlantique, et son cours rapide, voilà ce qu'il lui fallait trouver pour transporter toute sa petite troupe, et il avait comme un pressentiment que ce cours d'eau ne devait pas être éloigné. Ce qu'il fallait surtout, c'était éviter la rencontre des indigènes, peut-être lancés à leur poursuite déjà sous la direction d'Harris et de Negro.

Mais le jour ne se faisait pas encore. Aucune lueur ne s'infiltrait par l'orifice inférieur au dedans du cône. Des roulements, que l'épaisseur des parois rendaient sourds, indiquaient que l'orage ne s'apaisait pas. En prêtant l'oreille, Dick Sand entendait aussi la pluie tomber avec violence à la base de la fourmilière, et comme les larges gouttes ne frappaient plus un sol dur, il fallait en conclure que toute la plaine était inondée.

Il devait être onze heures environ. Dick Sand sentit alors qu'une sorte de torpeur, sinon un véritable sommeil, allait l'endormir. Ce serait toujours du repos. Mais au moment d'y céder, la pensée lui vint que par le tassement de l'argile imbibée, l'orifice inférieur risquait de s'obstruer. Tout passage eût été fermé à l'air du dehors, et au dedans, la respiration de dix personnes allait promptement le vicier en le chargeant d'acide carbonique.

Dick Sand se laissa donc glisser jusqu'au sol, qui avait été rehaussé avec l'argile du premier étage d'alvéoles.

Ce bourrelet était parfaitement sec encore, et l'orifice entièrement dégagé. L'air pénétrait librement à l'intérieur du cône, et avec lui quelques lueurs de fulgurations et les sonorités éclatantes de cet orage qu'une pluie diluvienne ne pouvait éteindre.

Dick Sand vit que tout était bien. Aucun danger ne semblait menacer immédiatement ces termites humains, substitués à la colonie des névroptères. Le jeune novice songea donc à se refaire par quelques heures de sommeil, puisqu'il en subsistait déjà l'influence.

Seulement, par une suprême précaution, Dick Sand se coucha sur ce terrassement d'argile, au bas du cône, à portée de l'étroit orifice. De cette façon, aucun accident ne pourrait se produire à l'extérieur, sans qu'il fût le premier à le signaler. Le jour levant le réveillerait aussi, et il serait à même de commencer l'exploration de la plaine.

Dick Sand se coucha donc, la tête accotée à la paroi, son fusil sous sa main, et presque aussitôt, il s'endormit.

Ce qu'avait duré cet assoupissement, il n'aurait pu le dire, lorsqu'il fut réveillé par une vive sensation de fraîcheur.

Il se releva et reconnut, non sans grande anxiété, que l'eau envahissait la fourmilière, et si rapidement même qu'elle eut atteint en quelques secondes l'étage d'alvéoles qu'occupaient Tom et Hercule.

Ceux-ci, réveillés par Dick Sand, furent mis au courant de cette nouvelle complication.

LA LANTERNE, BALLONNET, éclaira aussitôt l'intérieur du cône.

L'eau s'était arrêtée à une hauteur de cinq pieds environ, et restait stationnaire.

— Qu'y a-t-il, Dick ? demanda Mrs. Weldon.

— Ce n'est rien, répondit le jeune novice. La partie inférieure du cône a été inondée. Il est probable que, pendant cet orage, une rivière voisine aura débordé sur la plaine.

— Bon ! fit Hercule, cela prouve que la rivière est là !

— Oui, répondit Dick Sand, et c'est elle qui nous portera à la côte. Rassurez-vous donc, mistress Weldon, l'eau ne peut vous atteindre, ni le petit Jack, ni Napp, ni M. Bénédicte !

Mrs. Weldon ne répondit pas. Quand au cousin, il dormait comme un véritable termite.

Cependant, les noirs, penchés sur cette nappe d'eau, qui reflétait la lumière de la lanterne, attendaient que Dick Sand, qui mesurait la hauteur de l'inondation, leur indiquât ce qu'il convenait de faire.

Dick Sand se taisait, après avoir fait mettre

les provisions et les armes hors des atteintes de l'inondation.

— L'eau a pénétré par l'orifice ! dit Tom.

— Oui, répondit Dick Sand, et maintenant, elle empêche l'air intérieur de se renouveler.

— Ne pourrions-nous faire un trou dans la paroi au-dessus du niveau de l'eau ? demanda le vieux noir.

— Sans doute... Tom ; mais si nous avons cinq pieds d'eau, au dedans, il y en a peut-être six ou sept... plus même... au dehors !

— Vous pensez, monsieur Dick ?

— Je pense, Tom, que l'eau, en montant à l'intérieur de la fourmilière, a dû comprimer l'air dans sa partie supérieure, et que cet air fait maintenant obstacle à ce qu'elle s'élève plus haut. Mais, si nous percions dans la paroi un trou par lequel l'air s'échapperait, ou bien l'eau monterait encore jusqu'à ce qu'elle eût atteint le niveau extérieur, ou, si elle dépassait le trou, elle monterait jusqu'au point où l'air comprimé la contiendrait encore. Nous devons être ici comme sont des ouvriers dans une cloche à plongeur.

— Que faire alors ? demanda Tom.

— Bien réfléchir avant d'agir, répondit Dick Sand. Une imprudence pourrait nous coûter la vie !

L'observation du jeune novice était très juste. En comparant le cône à une cloche immergée, il avait eu raison. Seulement, dans cet appareil, l'air est incessamment renouvelé au moyen de pompes, les plongeurs respirent convenablement, et ils ne subissent d'autres inconvénients que ceux qui peuvent résulter d'un séjour prolongé dans une atmosphère comprimée, qui n'est plus à la pression normale.

Mais ici, outre ces inconvénients, l'espace était déjà réduit d'un tiers par l'envahissement de l'eau, et, quant à l'air, il ne serait renouvelé que si, par un trou, on le mettait en communication avec l'atmosphère extérieure.

Pouvait-on, sans courir les dangers dont avait parlé Dick Sand, pratiquer ce trou, et la situation n'en serait-elle pas aggravée ?

Ce qui était certain, c'est que l'eau se maintenait alors à un niveau que deux causes seulement pouvaient lui faire dépasser : ou si l'on perçait un trou, et que le niveau de la crue lui fût supérieur au dehors ; ou si la hauteur de cette crue augmentait encore. Dans ces deux cas, il ne serait plus resté à l'intérieur du cône qu'un étroit espace où l'air, non renouvelé, se fut comprimé davantage.

Mais la fourmilière ne pouvait-elle être arrachée du sol et renversée par l'inondation, à l'extrême danger de ceux qu'elle renfermait ? Non, pas plus qu'une hutte de castors, tant elle adhérait fortement par sa base.

Donc, ce qui constituait l'éventualité la plus redoutable, c'était la persistance de l'orage, et, par suite, l'accroissement de l'inondation. Trente pieds d'eau sur la plaine auraient recouvert le cône de dix-huit pieds et refoulé l'air au dedans sous une pression d'une atmosphère.

Or, en y réfléchissant bien, Dick Sand fut conduit à craindre que cette inondation ne prit un développement considérable. En effet, elle ne devait pas être uniquement due à un déluge que versaient les nuages. Il semblait plus probable qu'un cours d'eau des environs, grossi par l'orage, avait rompu ses berges et s'était répandu sur cette plaine, placée en contre-bas. Et qui prouvait que la fourmilière n'était pas alors entièrement immergée, et qu'il n'était déjà plus possible d'en sortir même par sa calotte supérieure, qu'il n'eût été ni long ni difficile de démolir !

Dick Sand, extrêmement inquiet, se demandait ce qu'il devait faire. Fallait-il attendre ou brusquer le dénouement de la situation, après avoir reconnu l'état des choses ?

Il était alors trois heures du matin. Tous, immobiles, silencieux, écoutaient. Les bruits du dehors n'arrivaient plus que très-affaiblis à travers l'orifice obstrué. Toutefois, une sourde rumeur, large et continue, indiquait bien que la lutte des éléments n'avait pas cessé.

En ce moment, le vieux Tom fit observer que le niveau de l'eau s'élevait peu à peu.

— Ou, répondit Dick Sand, et s'il monte, quoique l'air ne puisse s'échapper au dehors, c'est que la crue augmente et le refoule de plus en plus !

— C'est peu de chose jusqu'ici, dit Tom.

— Sans doute, répondit Dick Sand, mais où ce niveau s'arrêtera-t-il ?

— Monsieur Dick, demanda Bat, voulez-vous que je sorte de la fourmilière ? En plongeant, j'essayerai de me glisser par le trou...

— Il vaut mieux que je tente moi-même l'expérience, répondit Dick Sand.

— Non, monsieur Dick, non, répondit vivement le vieux Tom. Laissez faire mon fils, et fiez-vous à son adresse. Au cas où il ne pourrait revenir, votre présence est nécessaire ici !

Puis, plus bas :

— N'oubliez pas mistress Weldon et le petit Jack !

— Soit, répondit Dick Sand. Allez donc, Bat. Si la fourmilière est submergée, ne cherchez pas à y entrer. Nous essayerons d'en sortir comme vous l'aurez fait. Mais si le cône émerge encore, frappez sur sa calotte à grands coups de la hache dont vous allez vous munir. Nous vous entendrons, et ce sera pour nous le signal de la démolir de notre côté. C'est bien compris !

— Oui, monsieur Dick, répondit Bat.

— Va donc, garçon ! ajouta le vieux Tom, qui serra la main de son fils.

Bat, après avoir fait bonne provision d'air par une longue aspiration, plongea sous la masse liquide dont la profondeur dépassait alors cinq pieds. C'était une besogne assez difficile, puisqu'il aurait à chercher l'orifice inférieur, à s'y glisser, puis à remonter à la surface extérieure des eaux. Cela demandait à être exécuté prestement.

Près d'une demi-minute s'écoula. Dick Sand pensait donc que Bat avait réussi à passer au dehors, quand le noir émergea.

— Eh bien ! s'écria Dick Sand.

— Le trou est bouché par les décombres ! répondit Bat, dès qu'il put reprendre haleine.

— Bouché ! répéta Tom.

— Oui ! répondit Bat. L'eau a probablement délayé l'argile... J'ai tâté de la main autour des parois... Il n'y a plus de trou !

Dick Sand hocha la tête. Ses compagnons et lui étaient hermétiquement scellés dans ce cône, que l'eau submergeait peut-être.

— S'il n'y a plus de trou, dit alors Hercule, il faut en refaire un !

— Attendez, répondit le jeune novice, en arrêtant Hercule qui, sa hache à la main, se disposait à plonger.

Dick Sand réfléchit pendant quelques instants. Puis :

— Nous allons procéder autrement, dit-il.

Toute la question est de savoir si l'eau recouvre la fourmilière ou non. Si nous faisons une petite ouverture au sommet du cône, nous saurons bien ce qui en est. Mais au cas où la fourmilière serait maintenant submergée, l'eau l'envahirait tout entière, et nous serions perdus. Procédons en tâtonnant...

— Mais vite ! répondit Tom.

En effet, le niveau continuait à monter peu à peu. Il y avait alors six pieds d'eau à l'intérieur du cône. A l'exception de Mrs. Weldon, de son fils, du cousin Bénédicte et de Nan, qui s'étaient réfugiés dans les cavités supérieures, tous étaient maintenant immergés jusqu'à mi-corps.

Donc, il y avait nécessité de se hâter d'agir, ainsi que le proposait Dick Sand.

Ce fut à un pied au-dessus du niveau intérieur, par conséquent à sept pieds du sol, que Dick Sand résolut de percer un trou dans la paroi d'argile.

Si, par ce trou, on était en communication avec l'air extérieur, c'est que le cône émergerait. Si, au contraire, ce trou était percé au-dessous du niveau de l'eau au dehors, l'air serait refoulé intérieurement, et, dans ce cas, il faudrait le boucher rapidement, ou bien l'eau s'élèverait jusqu'à son orifice. Puis, on recommencerait l'expérience un pied au-dessus, et ainsi de suite.

Mais si, enfin, à la partie supérieure de la calotte, on ne rencontrait pas encore l'air extérieur, c'est qu'il y avait plus de quinze pieds d'eau dans la plaine, et que tout le village des termites avait disparu sous l'inondation ! Et alors, quelle chance eût resté-il aux prisonniers de la fourmilière d'échapper à la plus épouvantable des morts, la mort par asphyxie lente !

Dick Sand savait tout cela, mais son sang-froid ne l'abandonna pas un instant. Les conséquences de l'expérience qu'il voulait tenter, il les avait nettement calculées. Attendre plus longtemps n'était pas possible, d'ailleurs. L'asphyxie était menaçante en cet étroit espace que chaque instant réduisait encore, dans un milieu déjà saturé d'acide carbonique !

Le meilleur outil que put employer Dick Sand à percer un trou dans la paroi, fut une baguette de fusil, qui était munie à son extrémité d'un tire-bouchon, destiné à déboucher l'arme. En la faisant rapidement tourner, cette vis mordit l'argile comme une tarière, et le trou se creusa peu à peu. Il ne devait donc avoir d'autre diamètre que celui de la bayette, mais cela suffirait. L'air saurait bien fuser au travers.

Hercule, tenant la lanterne élevée, éclairait Dick Sand. On avait quelques bougies de rechange, et il n'était pas à craindre que, de ce chef, la lumière vint à manquer.

Une minute après le début de l'opération, la baguette s'enfonça librement à travers la paroi. Aussitôt, il se produisit un bruit assez sourd, ressemblant à celui que font des globules d'air en s'échappant à travers une colonne d'eau. L'air fusa au dehors, et, au même moment, le niveau de l'eau monta dans le cône et s'arrêta à la hauteur du trou, ce qui prouvait qu'on l'avait percé trop bas, c'est-à-dire au-dessous de la masse liquide.

— A recommencer ! dit froidement le jeune novice, après avoir rapidement bouché le trou avec une poignée d'argile.

L'eau était de nouveau stationnaire dans le cône, mais l'espace réservé avait diminué de plus de huit pouces. La respiration devenait difficile, car l'oxygène commençait à manquer.

On le voyait aussi à la lumière de la lanterne, qui rougissait et perdait une partie de son éclat.

A un pied au-dessus du premier trou, Dick Sand commença aussitôt à en forcer un second par le même procédé. Si l'expérience ne réussissait pas, l'eau monterait encore à l'intérieur du cône... mais il fallait courir ce risque.

Pendant que Dick Sand manœuvrait sa ta-

rière, on entendit tout à coup cousin Bénédicte s'écrier :

— [Eh parbleu ! voilà... voilà... voilà pourquoi !

Hercule leva sa lanterne et en dirigea la lumière sur cousin Bénédicte, dont la figure exprimait la plus parfaite satisfaction.

— Oui, répéta-t-il, voilà pourquoi ces intelligents termites ont abandonné la fourmilière ! Ils avaient pressenti l'inondation ! Ah ! l'instinct, mes amis, l'instinct ! Plus malins que nous, les termites, beaucoup plus malins !

Et ce fut là toute la moralité que le cousin Bénédicte tira de la situation.

En ce moment, Dick Sand ramenait la baguette, qui avait traversé la paroi. Un sifflement se produisait. L'eau monta encore d'un pied à l'intérieur du cône... Le trou n'avait pas rencontré l'air libre à l'extérieur !

La situation était épouvantable. Mrs. Weldon, presque atteinte par l'eau, avait levé le petit Jack dans ses bras. Tous étouffaient dans cet étroit espace. Leurs oreilles bourdonnaient. La lanterne ne jetait plus qu'une lueur insuffisante.

— Le cône est-il donc tout entier sous l'eau ? murmura Dick Sand.

Il fallait le savoir, et pour cela percer un troisième trou au sommet de la calotte même.

Mais c'était l'asphyxie, c'était la mort immédiate, si le résultat de cette dernière tentative était encore infructueux. Ce qui restait d'air au dedans fuirait à travers la nappe supérieure, et l'eau remplirait le cône tout entier !

— Mistress Weldon, dit alors Dick Sand, vous connaissez la situation. Si nous tardons, l'air respirable va nous manquer. Si la troisième tentative échoue, l'eau remplira tout cet espace. La seule chance qui nous reste, c'est que le sommet du cône dépasse le niveau de l'inondation. Il faut tenter cette dernière expérience. Le voulez-vous ?

— Fais, Dick ! répondit Mrs. Weldon.

En ce moment la lanterne s'éteignit dans ce milieu déjà impropre à la combustion. Mrs. Weldon et ses compagnons furent plongés dans la plus complète obscurité.

Dick Sand s'était juché sur les épaules d'Hercule, qui s'était accroché à une des cavités latérales, et dont la tête seule dépassait la couche d'eau. M. Weldon, Jack, cousin Bénédicte étaient resserrés dans le dernier étage d'alvéoles.

Dick Sand entama la paroi, et sa baguette s'enfonça rapidement à travers l'argile. En cet endroit, la paroi, plus épaisse, plus dure aussi, fut moins facile à percer. Dick Sand se hâta, non sans une terrible anxiété, car, par cette étroite ouverture, ou c'était la vie qui allait pénétrer avec l'air, ou avec l'eau, c'était la mort !

Soudain, un sifflement aigu se fit entendre. L'air comprimé s'échappa... mais un rayon de jour filtra à travers la paroi. L'eau monta de huit pouces seulement, et s'arrêta sans que Dick Sand eût besoin de refermer ce trou. L'équilibre était fait entre le niveau du dedans et celui du dehors. Le sommet du cône émergeait. Mrs. Weldon et ses compagnons étaient sauvés !

Aussitôt, après un hurrah frénétique dans lequel domina la tonnante voix d'Hercule, les coutelas se mirent à l'œuvre. La calotte, vivement attaquée, s'émietta peu à peu. Le trou s'élargit, l'air pur entra à flots, et avec lui se glissèrent les premiers rayons du soleil levant. Le cône une fois décalotté, il serait facile de se hisser sur sa paroi, et on aviserait au moyen d'atteindre quelque prochaine hauteur, à l'abri de toute inondation.

Dick Sand monta le premier au sommet du cône...

Un cri lui échappa.

Ce bruit particulier, trop connu des voyageurs africains, que font les flèches en sifflant, passa dans l'air.

Dick Sand avait eu le temps d'apercevoir, à cent pas de la fourmilière, un campement, et à dix pas du cône, sur la plaine inondée, de longues barques chargées d'indigènes.

C'est de l'une de ces barques qu'était partie la nuée de flèches, au moment où la tête du jeune novice se montrait hors du trou.

Dick Sand, d'un mot, avait tout dit à ses compagnons. Saisissant son fusil, suivi d'Hercule, d'Actéon, de Bat, il reparut au sommet du cône, et TOUS FIRENT FEU SUR L'UNE DES EMBARCATIONS.

Plusieurs indigènes tombèrent, et des hurlements, accompagnés de coups de fusils, répondirent à la détonation des armes à feu.

Mais que pouvaient Dick Sand et ses compagnons contre une centaine d'Africains qui les entouraient de toutes parts !

La fourmilière fut assaillie. Mrs. Weldon, son enfant, cousin Bénédicte, tous en furent brutalement arrachés, et, sans avoir eu le temps ni de s'adresser la parole ni de se serrer une dernière fois la main, ils se virent séparés les uns des autres, sans doute en vertu d'ordres préalablement donnés.

Une première barque entraîna Mrs. Weldon, le petit Jack et le cousin Bénédicte, et Dick Sand les vit disparaître au milieu du campement.

Quant à lui, accompagné de Nan, du vieux Tom, d'Hercule de Bat, d'Actéon et d'Austin, il fut jeté dans une seconde pirogue, qui se dirigea vers un autre point de la colline.

Vingt indigènes montaient cette barque, que cinq autres suivaient. Résister n'était pas possible, et cependant Dick Sand et ses compagnons le tentèrent. Quelques soldats de la caravane furent blessés par eux, et certainement

ils eussent payé cette résistance de leur vie, s'il n'y avait eu ordre formel de les épargner.

En quelques minutes le trajet fut fait. Mais, au moment où la barque accostait, Hercule, d'un bond irrésistible, s'élança sur le sol. Deux indigènes se précipitèrent sur lui; mais le géant fit tourner son fusil comme une massue, et les indigènes tombèrent, le crâne fracassé.

Un instant après, Hercule disparaissait sous le couvert des arbres, au milieu d'une grêle de balles, au moment où Dick Sand et ses compagnons, après avoir été déposés à terre, étaient enchaînés comme des esclaves!

(La suite au prochain numéro.)

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

ASSASSINAT DU CZAR DE RUSSIE PAR LES NIHILISTES

La grande nouvelle de la semaine dernière a été celle de l'assassinat du czar de Russie par les nihilistes. Voici comment les dépêches racontent ce qui s'est passé :

L'empereur Alexandre II, czar de toutes les Russies, a été assassiné dimanche après-midi, le 13, en revenant de faire la revue des troupes sur la place St-Michel.

Pendant que le cortège impérial se dirigeait vers le Palais d'Hiver, une bombe tomba sous la voiture et fit immédiatement explosion, mettant le véhicule en pièces et amenant la plus grande confusion. La détonation fut si forte, que les Circassiens qui, montés sur leurs chevaux, escortaient l'empereur, furent renversés avec violence, de même que les chevaux qui traînaient le carrosse, et un grand nombre des assistants. Les vitres furent brisées sur un rayon de trois cents verges.

Il était deux heures. La première bombe qui a éclaté sous la voiture n'a pas blessé le czar qui s'est jeté aussitôt à travers la foule, lorsqu'une seconde bombe lui emporta les deux jambes, en bas des genoux, et l'étendit privé de connaissance. Un officier et deux cosaques furent tués du même coup, et plusieurs policiers et autre personnes blessées.

Le carrosse impérial était au canal Ekaterinofsky, en face des écuries impériales, escorté de huit Cosaques, quand le lugubre assassinat a eu lieu.

Le czar a été immédiatement transporté au Palais d'Hiver, mais tous les efforts de la science médicale furent impuissants à le ramener à la vie. Il expira à trois heures et demie de l'après-midi.

Le czar a gardé sa connaissance jusqu'à sa mort, à part quelques courts intervalles. A 3.30 h. p.m., la famille royale a été appelée au lit de mort, et les prières des agonisants ont été récitées par le patriarche grec, assisté de son clergé. Puis le czar les embrassa tous, leur donna sa bénédiction; il endura son agonie avec un courage héroïque, après avoir dit qu'il avait conscience d'être prêt à mourir, et que la Russie n'oublierait jamais qu'il avait sacrifié sa vie au maintien de ses institutions. Vers 3 heures, il devint évident que sa fin approchait, et à 3.30 il rendait le dernier soupir.

Le premier avis qui fut donné à Saint-Petersbourg de la mort de l'empereur, le fut par le canon, qui, de minute en minute, faisait entendre sa voix lugubre. Puis le glas funèbre fut sonné par toutes les cloches, le drapeau national arboré à mi-mât sur le Palais d'Hiver et tous les édifices publics, puis sur les résidences des principales familles nobles.

Dans les quartiers inférieurs de la ville, où l'on suppose que réside la plus grande partie des nihilistes, on voit des masses nombreuses se réunir aux coins des rues, commentant cette tragédie; la police les disperse; elle a déjà arrêté plusieurs personnes manifestant leur approbation du meurtre et dénonçant le défunt.

L'assassin présumé, au moment d'être arrêté, a présenté un revolver à l'officier de police, mais on l'empêcha de faire feu.

En tombant le czar cria au secours. Le colonel Dorjibsky, quoique grièvement blessé lui-même, releva l'empereur et le fit conduire au palais dans sa propre voiture. Une foule immense s'assembla autour de la résidence impériale, et dut être retenue par une troupe de Cosaques.

Un conseil d'Etat a été immédiatement convoqué. Tous les bureaux publics ont été fermés.

L'excitation la plus intense règne parmi la population. Les soldats surtout sont furieux.

Cette terrible nouvelle a été reçue par la famille avec les marques du plus profond découragement. Des télégrammes de condoléance ont été reçus de toutes les capitales de l'Europe.

Une foule compacte ne cesse d'entourer le Palais d'Hiver, les rues sont bloquées par les masses, et ce n'est qu'avec les plus grandes précautions que la milice peut empêcher le désordre.

Des télégrammes ont été expédiés à toutes les cours étrangères, pour leur annoncer le lugubre événement. Les gouverneurs de toutes les villes et tous les principaux officiers autoritaires, dans tout l'empire, ont été avertis.

La bombe qui a tué le czar était en verre et chargée de nitro-glycérine.

LES ASSASSINS

Les assassins se tenaient sur les deux côtés du chemin. Le carrosse roulait vite lorsqu'il fut atteint. L'assassin qui a lancé la première bombe a dirigé un revolver vers le czar, mais l'arme lui a été arrachée des mains.

Dix minutes après l'arrestation du premier des assassins, son compagnon, qui a lancé la dernière bombe, celle qui a été fatale, est tombée à son tour entre les mains de la police. Il s'était caché dans un vieux bâtiment, sur une ruelle, près des écuries impériales. Un cordon de police a cerné la maison, il a été saisi et emporté au donjon. Il admit sa culpabilité, et dit qu'il était, ainsi que son complice, prêt à mourir en aucun temps. Il demanda si le czar était mort.

La police ayant refusé de lui répondre, il s'écria : " Ah je sais bien que nous avons réussi; vive le peuple! " Les deux assassins paraissent être de haute naissance et avoir reçu une haute éducation.

Il n'y a pas de doute qu'aussitôt après l'explosion les autorités ont redouté un soulèvement général des nihilistes, et, dans quelques instants la ville a été transformée en un véritable camp armé. Les pompiers prirent les plus grandes précautions contre les incendies, tous les édifices publics reçurent une forte garde.

Pendant que les Cosaques chargeaient la foule d'où étaient parties les bombes, plusieurs personnes leur désignèrent un homme déguisé en paysan, déclarant qu'ils l'avaient vu lancer le premier projectile. Le colonel de police l'a saisi, le retenant avec une vigueur désespérée; puis, pendant que les cosaques l'entouraient, l'assassin dirigea son revolver contre le grand-duc Michel, qui a échappé comme par miracle à la seconde explosion, mais il fut terrassé et garrotté avant de pouvoir faire feu.

Des investigations soignées ont amené des découvertes importantes et intéressantes au sujet du crime. Il est à peu près certain que le complot implique quatre personnes : un polonais, deux russes et un résident de Berne, en Suisse, de nationalité inconnue.

Les bombes de verre ont été fabriquées, dit-on, dans une manufacture bien connue de Birmingham, et il paraît évident que les fabricants savaient à quel dessein criminel elles étaient destinées. D'un autre côté, on dit que tout en soupçonnant le crime, ils évitèrent avec soin de demander à leurs clients ce qu'ils voulaient faire de ces engins de destruction. La dynamite, dont les bombes étaient remplies, avait été obtenue à Londres, et la préparation a été effectuée à Berne.

Les assassins opéraient d'après un plan bien médité, dicté d'abord par un réfugié bien connu résidant à Berne, et mis à exécution par ordre de l'association dont il était l'âme. Des sommes abondantes ont été fournies aux assassins, qui résidaient à Saint-Petersbourg depuis quelques semaines. Ils se faisaient passer, l'un pour un ingénieur anglais, et les autres pour des touristes. Deux d'entre eux ont souvent été remarqués suivant à quelque distance le czar dans ses promenades de la ville, et dans plus d'une occasion, un léger incident seul les empêchés d'accomplir leur terrible projet. Un seul des assassins a

été arrêté, les autres, disent leurs amis à Londres, sont à l'abri de l'arrestation.

Russakoff, celui qui a jeté la première bombe, refuse de répondre aux questions qu'on lui pose. On croit que son complice, celui qui a jeté la deuxième bombe, s'est échappé.

L'EMPEREUR DÉFUNT

Alexandre II était né le 17 avril 1818. Il avait succédé à son père, Nicolas Ier, le 19 février 1855. L'un de ses premiers actes en arrivant au trône fut de conclure la paix avec les puissances alliées qui avaient détruit Sébastopol et s'étaient emparés de la Crimée. Après ces désastres, il réduisit l'effectif de l'armée et travailla à rétablir la prospérité dans son immense empire. Il opéra une grande réforme : il permit aux serfs de se libérer et d'obtenir leur émancipation sous de certaines conditions. Cette réforme, accomplie du consentement de la noblesse, le rendit très populaire. Il étendit les possessions russes du côté de la mer d'Arab et de la mer Caspienne en réduisant à l'obéissance les peuplades barbares de ces contrées.

En 1871, il fit disparaître les entraves que le traité de 1856 avait mis à la puissance de la Russie sur la mer Noire.

En 1873, les troupes s'emparèrent de Khiva, et le vaste territoire du Kokhan fut, en 1875, conquis et annexé.

Comme son père et les czars antérieurs, son ambition se tourna vers Constantinople et, le 27 avril 1877, il déclara la guerre aux Turcs. Après un an de combats, les Russes étaient aux portes de Constantinople et dictaient aux vaincus le traité de San Stefano, le 3 mars 1878. L'intervention des puissances força Alexandre II à ajourner à plus tard ses projets d'agrandissement vers la Turquie. Depuis ce temps, les Russes sont entrés dans le Turkestan, et aux dernières nouvelles, le général Skobeloff était devant la ville forte de Merv.

Depuis une quinzaine d'années s'agit en Russie un parti révolutionnaire qui, tout en se contentant de demander des changements constitutionnels, ne veut rien moins que la destruction de toute autorité. Depuis 1866, Alexandre II a été poursuivi par la haine de ces révolutionnaires, qui ont organisé contre lui une suite d'attentats inouïs. A Saint-Petersbourg, le 16 avril 1866, et à Paris, le 6 juin 1867, il échappa aux balles que des assassins lui destinaient.

Depuis 1879, le czar n'a pour ainsi dire pas eu de repos; la conspiration nihiliste l'entourait et pénétrait jusque dans son palais. Il trouvait mystérieusement dans ses appartements les plus intimes des billets laconiques portant des menaces de mort. Annonçait-il qu'il allait se rendre à un endroit quelconque de son empire, une mine faisait explosion sous le chemin de fer et réduisait en poudre le convoi qui était censé le porter. Il était obligé de voyager incognito et de partir en secret, échappait toujours, presque miraculeusement, à ces tentatives répétées.

Le 18 janvier 1880, le monde entier apprenait avec stupeur qu'une explosion de dynamite avait bouleversé l'intérieur du Palais d'Hiver, quelques secondes avant l'entrée de la famille royale dans ces appartements. Depuis ce temps, l'empereur avait joui d'une espèce de repos.

Après la mort de la Czarine, il épousa la princesse Dolgorouki et mécontenta fort par là l'opinion publique et même sa famille, entr'autres son fils, le czarévitch.

LE NOUVEL EMPEREUR

Le czarévitch, fils de l'ex-empereur, a été proclamé czar de toutes les Russies. Il a trente-cinq ans. C'est un bel homme, de haute taille comme son père, très instruit et doué de beaucoup d'énergie. Il est marié à la princesse Dagmar, fille du roi du Danemark, de laquelle il a eu cinq enfants. Il est le beau-frère du prince de Galles. Il était partisan des réformes. Que va-t-il faire maintenant? Va-t-il entrer dans la voie de la répression ou des concessions?

On sait qu'il aime la France et déteste la Prusse.

Son avènement va, sans doute, exercer

une grande influence sur la politique européenne.

MANIFESTE D'ALEXANDRE III

Immédiatement après avoir été proclamé empereur, Alexandre III a lancé le manifeste suivant :

Nous, par la grâce de Dieu, Alexandre III, empereur et autocrate de toutes les Russies, czar de la Pologne, et grand-duc de Finlande, faisons connaître à tous nos fidèles sujets qu'il a plu au Tout-Puissant, dans sa volonté impénétrable, de frapper la Russie d'un grand coup, et de rappeler à lui le bienfaisant Alexandre II. Il est mort de la main d'impies meurtriers qui, à plusieurs reprises déjà, avaient attenté déjà à sa vie, parce qu'ils voyaient en lui le protecteur de la Russie. Offrons nos prières au Tout-Puissant pour le repos de l'âme de notre bien-aimé père.

Nous montons sur le trône qui nous a été laissé en héritage par nos ancêtres. Nous assumons la lourde charge que Dieu nous impose avec une ferme confiance dans son infinie bonté, et nous le prions de nous bénir. Nous répétons le serment sacré fait par notre père de donner tous nos soins et notre énergie à l'honneur et au bien-être de la Russie, et nous prions tous nos fidèles sujets de nous donner leur concours à cette fin, d'unir leurs prières aux nôtres, et leur recommandons de nous jurer fidélité ainsi qu'à notre successeur, Son Altesse le prince impérial.

Donné à Saint-Petersbourg, l'année du Seigneur 1881, la première de notre règne.

NICOLAS ALEXANDRE.

Les troupes ont prêté le serment d'allégeance au nouvel empereur, Alexandre.

NOUVEAUX DÉTAILS

De nouveaux détails ne cessent d'arriver de Saint-Petersbourg sur l'assassinat du czar. Plusieurs membres du cabinet anglais, monsieur et madame Gladstone, lord Granville et le marquis de Hartington, se sont rendus auprès du duc d'Edimbourg, pour lui témoigner leurs sympathies, en particulier à la duchesse, fille de l'empereur défunt.

Les rapports que les deux jambes du czar ont été fracturées sont confirmés. La partie inférieure du corps a été affreusement mutilée. L'œil gauche était complètement sorti de son orbite.

Toutes les troupes de la ville sont sur pied, prêtes à réprimer toute violence.

NOTRE PRIME

Notre nouvelle prime est maintenant prête. Tous ceux qui paieront leurs arriérés et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain auront le droit de l'avoir.

PETITE MESAVENTURE.—Il y a à peine un mois, nous annonçons à nos pratiques le départ, d'avec nous, du tailleur, M. Lamontagne. Nous nous félicitons en même temps alors, de l'engagement de M. R. Maillet pour le remplacer. Aujourd'hui nous nous trouvons dans la pénible nécessité de dire, pour des raisons absolues et indépendantes de notre volonté, nous avons été forcés de renvoyer M. Maillet. M. F. X. Malo, dont la réputation comme tailleur n'a pas besoin de réclame, sera désormais en charge de l'atelier des tailleurs. Mettant toute notre attention à entretenir constamment l'assortiment le plus riche, le mieux choisi et le plus considérable en tweeds que l'on puisse désirer et à des prix plus bas qu'ailleurs, nous entretenons l'espoir que vous viendrez prochainement faire votre emplette du printemps et que vous confierez vos ordres à M. Malo, qui ne manquera pas de vous satisfaire.—DUPUIS FRÈRES, 605, Rue Ste Catherine, coin de la rue Amherst. Aux deux boules noires, Montréal.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc. En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste,
446, rue Ste-Catherine, Montréal.

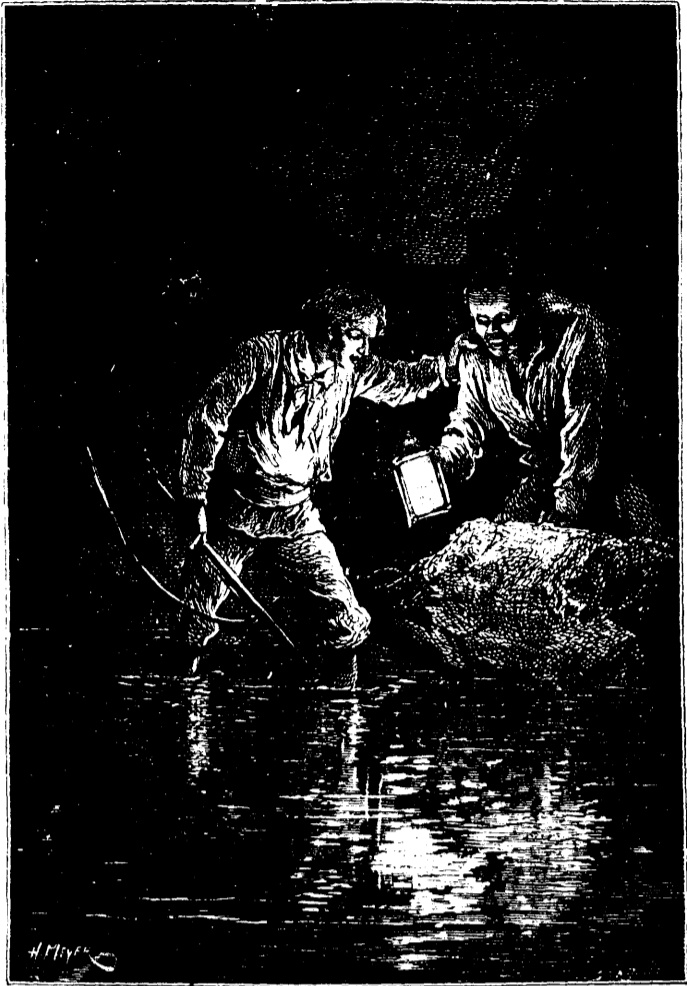
—En omnibus, le jour de l'an. Un conducteur aide une jolie femme à descendre, en la tenant sous le bras.

Da : s ce mouvement, il serre la dame un peu plus qu'il ne faut.

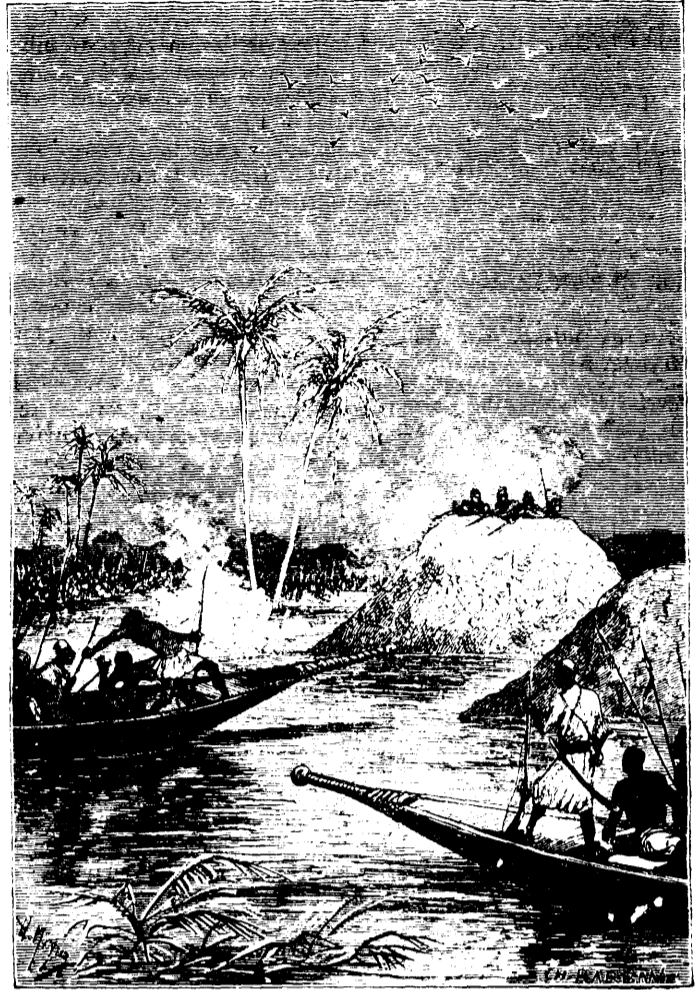
Petit cri de la voyageuse.

Alors le conducteur, avec un sourire amical :

—Ce sont nos petites étrennes.

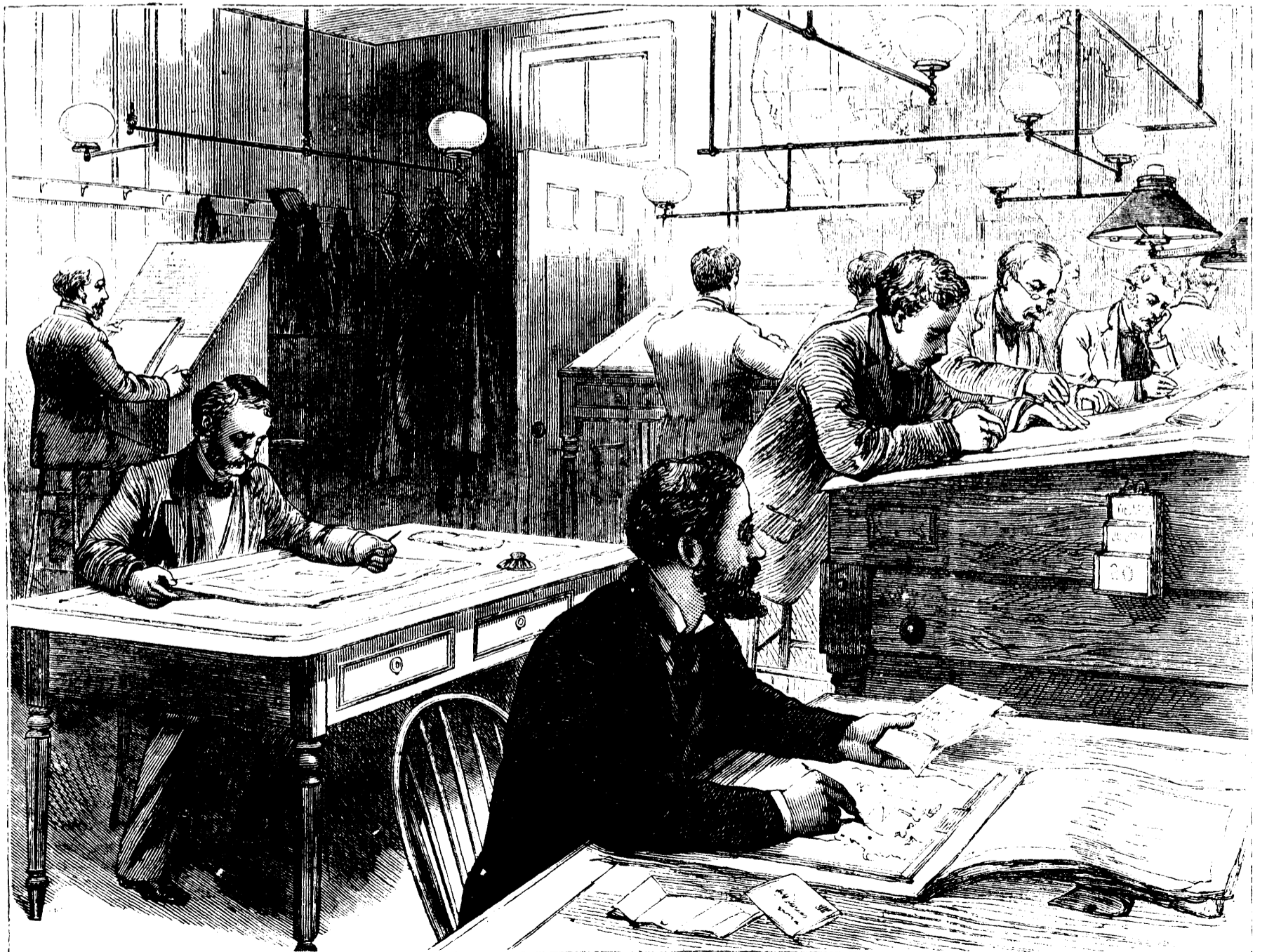


La lanterne, rallumée....



Tous firent feu sur l'une des embarcations

GRAVURES DU FEUILLETON



BUREAU MÉTÉOROLOGIQUE DES ÉTATS-UNIS

CHOSSES ET AUTRES

—La ville de Sorel est maintenant éclairée au gaz.

—Dans le Texas il y a quatre journaux qui ont des femmes pour rédacteurs.

—Le plus ancien journal de l'Europe est la Gazette de France, établie en 1614.

—Les députés espagnols représentent en moyenne 50,000 habitants et sont élus pour cinq ans.

—L'autre jour, dans un chantier de bois, à Millstream, comté de King, en ouvrant un bouchard de melasse on a trouvé un singe, mort, naturellement.

—Un homme de Pennsylvanie a vendu pour \$50 une vieille estampille de poste du gouvernement confédéré pendant la guerre civile.

—Il se publie, en France, 1,800 journaux et revues dont 463 à Paris. Sur ce nombre de 463, il y a 70 journaux politiques quotidiens.

—Un journal américain prétend que monsieur Hayes, l'ancien président des Etats-Unif, a économisé \$70,000 sur son salaire.

—On dit que Son Excellence le marquis de Lorne va prochainement être élevé à la pairie sous le titre de duc de Greenwich.

—Quatre cents chevaux coûtant \$37,000 ont été achetés pendant la semaine dernière par des commerçants des Etats-Unis et expédiés dans ce pays.

—Nos compatriotes des Etats-Unis s'occupent activement de faire élire des Canadiens aux charges municipales. Cohoes en a élu quatre cette année : ce sont MM. Nadeau, Roy, Falardeau et Desrosiers.

—Les évêques catholiques de la Colombie Anglaise ont adressé une requête à la législature contre les écoles tenues par les laïques et demandent d'être placés sur le même pied que les protestants dans la province de Québec.

—Les dernières nouvelles venues de l'Irlande nous permettent de croire que l'émigration des familles irlandaises au Canada, dans le cours de cette année, sera probablement la plus considérable qui se soit encore vue.

—L'un des châtimens en usage en Chine est de faire mourir les criminels par la privation du sommeil. C'est, paraît-il, un châtiment terrible ; généralement, les malheureux meurent au bout de dix jours après des souffrances incroyables.

—Les journaux suisses nous apportent la douloureuse nouvelle d'un nouvel acte de persécution. Par un arrêté en date du 9 février, le Conseil exécutif de Berne a décrété la co-jouissance, par les protestants, des églises catholiques dans le Jura.

—Schwab, chef des socialistes de New-York, a dit à un reporter du Times qu'il y en a aux Etats-Unis qui doivent prendre avis et leçon de la mort violente du czar ; il dit ensuite qu'il faisait allusion aux principaux monopoleurs américains, comme Vanderbilt, qui oppriment le peuple.

—M. W. Chapman a été invité par M. le Dr Miles, le président de la société de géographie de Québec, à donner une lecture sur les ressources aurifères du Canada. M. Chapman a accepté l'invitation, et cette lecture aura lieu le 5 avril.

—Le Rév. Père Lacasse, l'infatigable apôtre de la colonisation, vient de faire une course à travers les comtés de Beauce, de Mégantic et de Lotbinière. Le Rév. Père a été accueilli à bras ouverts partout où il s'est présenté, et le mouvement colonisateur progresse rapidement.

—L'hon. juge Tessier rapportera sûrement les meilleurs souvenirs de son voyage en Europe. A Rome, il a été reçu par le général Kanzler, et a obtenu en outre une audience du Saint Père. A Paris, il a été l'hôte de M. Claudio Jannet, chez qui il a rencontré MM. Lucien Brun, Chesson de Vignault, Carrière. Le même accueil lui a été fait par le comte de Richmond et le marquis de Bassano.

L'hon. juge Tessier et sa famille doivent s'embarquer le 7 avril prochain pour revenir au Canada.

—Sur les coupes de bois vendues dernièrement par MM. Mackay et Smith, on a abattu dernièrement un arbre qui fournira, dit-on, 32,000 pieds de bois.

Cet arbre a été divisé en cinq parties mesurant chacune 13 pieds et six pouces de longueur, et le plus petit billot mesurait à sa plus petite extrémité 35 pouces de diamètre.

Un autre arbre qu'on a abattu a fourni une pièce de bois mesurant 44 pieds de longueur et 3 pieds carrés. La souche de cet arbre avait 18 pieds de circonférence.

L'endroit où ces arbres ont été abattus est situé à une journée de marche du village de Renfrew.

A la campagne : Un Parisien demande sa route à un paysan : —Comment, répond ce dernier, vous ne connaissez pas le chemin ? Mais le premier imbécile venait connaître ça. —C'est précisément pour cela que je vous le demande, riposta le Parisien en s'éloignant.

L'ENFANCE DE BERNADETTE

Les Annales de Lourdes continuent le récit des pèlerinages qui ont eu lieu à la grotte miraculeuse.

Nous trouvons dans le dernier numéro des détails touchants sur la jeunesse de Bernadette.

Il s'agit du pèlerinage de la paroisse de Bartrés, conduite par son vicaire, M. l'abbé Canton, qu'entouraient M. le curé d'Adé et trois ecclésiastiques, enfants de la paroisse.

Bartrés, c'est une petite merveille de discipline, de grâce, de fraîcheur, de piété ; c'est la seconde patrie de Bernadette ; il possède encore sa mère nourrice, et même la mère de sa nourrice, la vieille Jeanne Aravan, qui a eu pour Bernadette toute l'affection d'une grand-mère.

La femme Soubirous, fatiguée de payer les mois de nourrice, retira l'enfant aussitôt qu'elle put.

Plus tard, Jeanne Aravan allait la trouver : "Rendez moi Bernadette qui vous embarrasse ; je la prends pour rien ; aussi bien n'y a-t-il plus de joie chez nous depuis son départ."

Devenue grande, Bernadette allait, chaque année, passer quelques jours auprès de Jeanne ; elle avait pu y puiser la dévotion du chapelet.

Agée de quatre-vingt huit ans aujourd'hui, Jeanne Aravan récite, chaque jour, ses vingt-cinq chapelets, ce qui ne l'empêche pas de faire marcher tout le ménage. Elle se souvient que la sainte Vierge est apparue à Bernadette le chapelet à la main.

—MM. Sénécal, Frechon et Cie., marchands d'ornemens d'église, viennent d'acheter l'importante et ancienne maison Coutu et Cie. M. L.-H. Coutu se retire des affaires, mais la maison continuera comme par le passé. MM. Sénécal, Frechon et Cie., transportant tout leur fond de magasin à l'ancienne place d'affaire de MM. Coutu et Cie. Nul doute que les deux stocks réunis formeront le plus bel assortiment qui se soit encore vu dans cette importante branche de commerce.

—Les enfants qui savent mieux leur catéchisme sont ordinairement ceux qui savent lire et qui fréquentent de bonnes écoles. Dans un âge plus avancé ils pourront lire d'autres livres religieux ; on sait que ces lectures influent sur leurs mœurs. De plus, ils seront en état de pouvoir lire des traités sur l'agriculture ; de s'instruire davantage sur les moyens à employer pour cultiver la terre, en lisant des journaux qui traitent d'agriculture : par cela même, ils seront portés à faire connaître aux autres ce qu'ils ont lu, et les principes qui les guident. Ils seront bons, et rendront les autres bons ; ils donneront l'exemple d'une bonne culture dans leur voisinage.

Un dimanche, deux ouvriers traversaient la place d'Armes à Montréal, parlant politique et philosophie.

—Tu crois, dit l'un d'eux, que Dieu domine tout, prôside tout ?...

—Oui !

—L'as-tu vu ? reprend l'esprit fat.

Son compagnon s'acrotte et lui montrant le drapeau qui flotte au-dessus de l'église paroissiale. —Tiens, regarde, dit-il.

—Eh bien ?

—Eh bien ! qu'est-ce qui le fait flotter ?

—Le vent, parbleu !

—Vois-tu le vent ?

Décisions judiciaires concernant les journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 24 mars 1881

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 264.—MM. M. Lalandy, New-York ; N. P. Sorel ; Un amateur, Ottawa ; V. Gagnon, J. Beland, Québec ; Trifluvien, Trois-Rivières ; N. Legault, Ottawa ; H. Lafrenière, M. Toupin, Montréal.

TOURNOI D'ÉCHECS PAR CORRESPONDANCE DE HAMILTON.

Nous publions aujourd'hui deux tableaux indiquant la présente condition de ce tournoi. Comme on peut le voir, un bon nombre de parties sont déjà terminées, et nous pouvons maintenant conclure que cette lutte ne durera pas aussi longtemps qu'il avait été prédit dès le commencement.

Parties terminées à partir du 31 décembre 1880 au 1er mars 1881 :

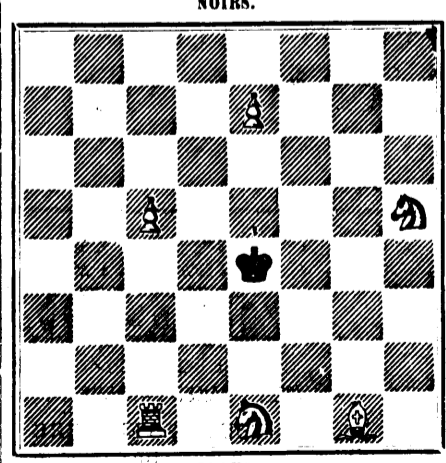
Table with columns: No. de coups, Début., Vainqueur., Attaque et Défense., No. des parties. Lists chess players and their performance statistics.

TOTAL DES PARTIES JOUÉES, GAGNÉES, PERDUES ET REMISES

Table with columns: Position des joueurs au 1er mars 1881, Gagnées, Perdus, Remises, Total, A terminer. Summary of chess tournament results.

PROBLÈME No. 266

Composé par L'Opinion Publique par M. J. FAYSSÉ, père, Beauvoisin (Gard), France.



Le Roi a été tué dans une guerre avec les noirs. Il faut le remplacer de manière à faire mat le Roi noir en 3 coups. La prise de la position est le premier coup des blancs.

Solution du problème No. 264. Table with columns: Blancs, Noirs, listing chess moves and their consequences.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

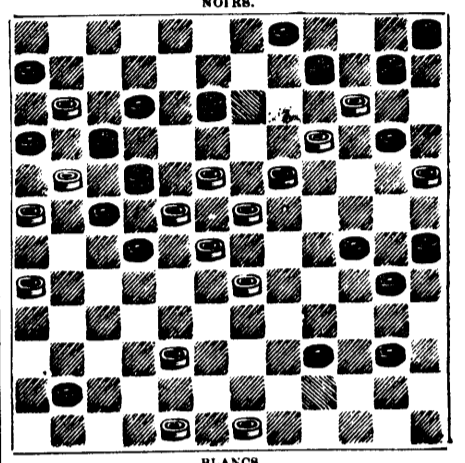
Solutions justes du problème 257

Montréal : MM. H. Leclerc, N. Chartier, Z. Pouliot, J.-O. Pément, H.-R. Denis A. Rochon.

M. Alexandre Foucher, de Biddeford, a terminé dernièrement un damier qu'il a fait de 10,750 pièces, par ses soirées après sa journée de travail. Les carreaux sont de différents bois tels qu'ébène, bois de rose, mahagony, noyer noir, érable blanche.

PROBLÈME No. 258

Composé par M. P. D. LÉTOURNEAU, North Brookfield, Mass.



Les Blancs jouent et gagnent

Solutions justes du problème 257. Table with columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de, listing chess moves and their consequences.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Table with columns: Item, Price. Lists various market prices for commodities like flour, grains, dairy, and meat in Montreal, 18th March 1881.

Marché aux Bestiaux

Table with columns: Item, Price. Lists prices for various types of livestock and animal products.

MAISON I. A. BEAUVAIS

(FONDEE EN 1870.)



M. Beauvais est déménagé dans son nouveau magasin le plus beau du genre à Montréal. J'invite respectueusement le public à bien vouloir venir visiter mon établissement. On y trouvera des marchandises comme personne ne peut en montrer ailleurs. Dans un récent voyage aux Etats-Unis, je n'ai rien épargné pour avoir tout ce qu'il y avait de plus nouveau. Les patrons et les couleurs ne laissent rien à désirer. J'ai aussi ajouté le département des chapeaux pour hommes et enfants. J'ai dans ce département des chapeaux pour tous les goûts et tous les prix. Pour chapeaux d'enfants vous trouverez un choix considérable.

LE DEPARTEMENT DE COMMANDES

Est sous la surveillance d'un COUPEUR que j'ai engagé à NEW-YORK. Ceux qui désirent d'être bien habillés feront bien de venir nous rendre une visite. Quant à l'assortiment des Etoffes, rien de mieux à Montréal; nos patrons sont magnifiques.

DEPARTEMENT DE HARDES FAITES

Est beaucoup plus considérable que dans l'ancien magasin. Nous en avons de toutes les grandeurs et de tous les prix pour hommes et enfants. Le département est bien éclairé.

LE DEPARTEMENT DE MERCERIE

Vous y trouvez toutes les nouveautés: Chemises, Cols, Collets, Cravattes, Gants, Mouchoirs de tous prix pour toutes les bourses.

Nous avons aussi des appartements pour essayer les hardes, chose qui est bien commode. Enfin vous trouverez que nous n'avons rien épargné pour donner tout le confort possible. En nous rendant une visite, vous nous obligerez beaucoup, quand bien même vous n'achèterez pas.

I. A. BEAUVAIS,

186 & 188, RUE SAINT-JOSEPH.

Dr. Zed MEDAILLES - PARIS
Sirop-Zed
 Codéine & Tolu
 D'une efficacité plus rapide que la Pâte-Zed, il convient aux Affections des Enfants, aux Bronchites aiguës, etc. Bien qu'exempt d'opium, il combat l'Insomnie, l'Influenza, la Grippe, etc.
 Paris, 22 & 19, rue Drouot, et Ph^{re}.

Agents pour le Canada, MM. Laviolette et Nelson, 209, rue Notre-Dame, Montréal.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine.—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

DEMANDEZ LA
POUDRE à PÂTE VICTORIA
 La seule Certifiée Pure par le
 PROF. J. BAKER EDWARDS, Analyste.
 TOUS LES ÉPICIERIS
 Manufacturée par
D.G. BROUSSEAU & CIE.
 42 5/8 RUE NOTRE DAME MONTREAL.

50 CHROMOS en caractères neufs, 10 cts. par la maille, 40 agents. Échantillons, 10 cts. U. S. CARD CO., Northford.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à ses Bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE
JEUDI, 23 DEC. 1880,

Les trains partiront comme suit:

	MIXTE.	MALLE.	EXPRESS
Départ de Hochelaga pour Ottawa.....	1.30 am	8.30 am	5.15 pm
Arrivée à Ottawa.....	11.30 "	1.10 pm	9.57 pm
Départ de Ottawa pour Hochelaga.....	12.10 "	8.10 am	4.55 pm
Arrivée à Hochelaga.....	10.30 "	12.50 pm	9.35 pm
Départ de Hochelaga pour Québec.....	6.00 pm	3.00 pm	10.00 pm
Arrivée à Québec.....	8.00 am	9.55 pm	6.30 am
Départ de Québec pour Hochelaga.....	5.30 pm	10.10 am	10.00 pm
Arrivée à Hochelaga.....	8.00 am	5.00 pm	6.30 am
Départ de Hochelaga pour St. Jérôme.....	5.30 pm		
Arrivée à St. Jérôme.....	7.15 "		
Départ de St. Jérôme pour Hochelaga.....	6.45 am		
Arrivée à Hochelaga.....	9.00 "		
Départ de Hochelaga pour Joliette.....	9.00 pm		
Arrivée à Joliette.....	7.35 pm		
Départ de Joliette pour Hochelaga.....	6.00 am		
Arrivée à Hochelaga.....	8.20 am		

(Trains locaux entre Aymer.)
 Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec.

Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureaux Général, 13, Place-d'Armes

BUREAUX DES BILLETS:

12 PLACE D'ARMES, } MONTREAL.

202 RUE ST-JACQUES, }

VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUEBEC.

L. A. SÉNÉCAL,

Surintendant-Général.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

Mercier, Beausoleil & Martineau

AVOCATS,

No. 55, RUE ST-JACQUES,

MONTREAL

HON. H. MERCIER, ex-Solliciteur-Général, député de St-Hyacinthe. CLEOPHAS BEAUSOLEIL, autrefois syndic officiel.—PAUL G. MARTINEAU, B.C.L.

N. B.—M. Mercier donnera une attention toute spéciale aux affaires criminelles.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture.—COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc.—PRATIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver.—VACANCES, en janvier et février.

CONDITIONS D'ADMISSION:—Application par écrit au Directeur de l'Ecole, être âgé d'au moins 15 ans, bien constitué, muni d'un certificat de moralité par le curé ou le maire de la paroisse de l'applicant, savoir lire, écrire et chiffrer.

Cette école est la plus avantageuse sous tous rapports pour les jeunes gens qui se destinent à l'agriculture.

JOS. GAUDET, Père,

Directeur.

J. J. MARSAN, Sec. M. C. A.,

Professeur et gérant.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe.—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal

ASSURANCE FINANCIERE

De Paris (France)

Toutes vos dépenses seront remboursées si vous exigez de vos fournisseurs des Bons d'Escompte de l'Assurance Financière.

Ils ne vous coûtent rien que la peine de les demander. Quand vous en avez pour \$20 entre les mains, il vous suffit de les envoyer soit à Montréal à la succursale, soit à l'agent du district, qui vous donne en échange une Police de \$20, numérotée, à votre nom, garantie par des Titres de rentes du Gouvernement Français. Cette Police court la chance d'être remboursée de son plein montant à chaque tirage; ces tirages ont lieu tous les mois à Paris.

Ces Bons d'Escompte sont vendus aux marchands à raison de 5 p. c. de leur valeur nominale, c'est-à-dire que pour \$20 versés par le marchand à l'Assurance Financière, il reçoit \$400 de Bons, qu'il donne gratis à ses clients achetant au comptant. De plus, on remet au Marchand une police, lui assurant également le remboursement de ses \$20. Ce n'est qu'une avance qu'il fait.

Cette avance, par un mode de capitalisation et de mutualité particulier à l'Assurance Financière, explique tous les avantages que cette institution offre aux consommateurs et aux marchands.

Des manuels, programmes, sont adressés franco à tous ceux qui en font la demande aux bureaux de l'Assurance Financière, 17, rue St-Jacques, Montréal.

Pour toutes informations nécessaires, s'adresser aussi à

Forrest, Patenaude & Cie.,

AGENTS GÉNÉRAUX.

17, rue St-Jacques, Montréal.

AVIS AUX PHOTOGRAPHES

A louer, garni et meublé, l'un des plus anciens établissements de Montréal.

Y compris chambre obscure, lentilles et tout l'appareil nécessaire avec 10,000 négatives, amblement, échantillons de cadres, boîtes, etc. Situé dans le centre des affaires, dans l'un des meilleurs endroits de la ville. Conditions très modérées.

S'adresser à

BURLAND LITHOGRAPHIC CO.

50 Cartes-Chromos lithographiés, No. 2, 10 cts. Gros troussseau pour les agents, 10 cts. GLOBE CARD CO., Northford Ct.

NOUVEAU PROCÉDE

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

AND

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE
 JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES,
 OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AI,
 GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET
 AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIETAIRE ET EDEITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)